

Mes Miores

(deuxième partie)



Stéphane Zagdanski

Au-delà du fleuve. En mai, toujours résolu à ne faire que ce qui me plaît, je pars une semaine à Venise avec Hemingway et Poe. Je regarde par la vitre du train le soleil se coucher sur Paris puis se lever sur la lagune. Journées de paradis farouche à arpenter l'immense ponton de pierre en glissades labyrinthiques. Orgie d'églises, musées, terrasses, jardins, places, quais, ponts, canaux, bacs, bateaux. Tiepolo, Véronèse, Tintoret. Solitude parfaite, bonheur flagrant.

Laura. Elle est en train de prendre un verre sur une terrasse-ponton, je l'ai aperçue plusieurs fois au restaurant de la pension Montin. Je l'aborde, longue discussion enjouée en anglais. Juive, 36 ans, vit à New York, farfelue, plus ou moins gaie (je la déride), paie tout à Venise avec sa carte Visa sans savoir comment elle pourra éponger ses dettes. Elle est un peu actrice, a lu deux fois la *Recherche* (en anglais), en a écrit un résumé pour la scène où elle a tenu les rôles mimés de Charlus et Gilberte. Elle adore Venise mais trouve qu'il y a trop d'Allemands (« Fucking Germans! »), j'en profite pour taper sur les Français.

Rires bercés par les sillages des bateaux.

En fin d'après-midi nous allons voir la messe aux Gesuati. Personne ne prête attention aux deux charmants touristes déicides, seuls à ne pas se signer, qui écoutent les prières debout au dernier rang. Christs, saints, Vierges, anges, auréoles et plumes au plafond, plis rouges, jaunes, verts, roses, bleus, visages sensuels à embrasser. Je me sens bien, elle paraît un peu nerveuse (je lui plais). La file se forme pour recevoir l'hostie, je l'incite à y aller pour me dire quel goût cela a, elle n'ose pas, moi non plus, rires en silence.

Nous nous retrouvons pour dîner à ma pension, puis nous partons dans la nuit jusqu'au Harry's Bar. Les rios s'enchaînent sous nos pas comme des reptiles fluides. J'essaie de lui traduire en anglais la phrase de Pascal sur les chemins qui marchent. Fin de soirée agréable dans la mollesse des banquettes. Elle s'est maquillée, cheveux

blonds bouclés, visage un peu abîmé, porte un chemisier et une jupe claire, des collants foncés, charmante boulotte. J'ai une érection en écoutant le récit de sa vie - et une autre dix ans plus tard en traçant ces lignes. Le pianiste joue des standards de jazz. Elle a été mariée à un trafiquant de fausse monnaie traqué par le FBI, réfugié en Amérique du Sud, emprisonné. Je rigole de son histoire, lui fais croire pour m'amuser que j'ai commis quant à moi un crime atroce à côté duquel son affaire de trafic est une gaminerie. Elle sursaute, pas l'habitude qu'on prenne le FBI à la légère. Elle me lance un regard étrange, intriguée. « Était-ce sexuel? » Plaît-il? « Sex? you said "sex" ? » Vous voulez rire mon enfant! Ce serait une plaisanterie s'il ne s'agissait que de ça. Elle resursaute. Mon crime, lui dis-je dans un demi-sourire, est aussi indicible qu'inexpiable. Ça l'excite, elle me déballe sa jeunesse pour m'inciter à parler : elle a été hippie, a essayé toutes les drogues. Je ris aux éclats. Elle a fugué de chez ses parents à 16 ans. Moi hilare: « Si tard? ». Elle s'imaginait m'horrifier et je suis plié en quatre par ses brouilles. Sa curiosité et mon érection redoublent.

Nous sortons un peu ivres dans la nuit d'encre. Pluie légère et vent, tout le monde rigole et titube, elle, moi, la ville, les quais, l'eau contre les quais. Je la prends par la taille en marchant, je lui dis que j'aime ses jambes, son corps mollit lappé par mon mauvais accent, je fais exprès d'aller lentement pour que nous arrivions trop tard à ma pension, porte fermée après une heure du matin, obligée de m'accueillir dans son hôtel. Je l'embrasse sous la lanterne rose, sa langue chaude et fondante, ses hanches dodues entre mes paumes, mon sexe contre son ventre bombé, le meilleur moment. Nous faisons très longtemps l'amour (l'alcool) dans sa chambre.

Je m'en vais à l'aube, le grand escalier de marbre, le portier indifférent dans le hall. Je retransverse le rio Malpaga, il est sept heures du matin, l'air vif et le soleil piquent mes yeux irrités par les lentilles de contact. Une douche, je me rase, je fais ma valise en entassant mes vêtements à peine pliés tout en désordre comme d'habitude. Dans un sac de toile noire je mets mon Pléiade d'Hemingway, mes notes sur Poe, mon plan Tabacco, mon guide d'architecture, mes lunettes de soleil, ma trousse de toilette avec le matériel d'apprenti alchimiste pour mes lentilles, fioles de sérum

physiologique, flacon de peroxyde d'hydrogène stabilisé, comprimés de déprotéinisation.

Je quitte la pension Montin à huit heures, je porte ma valise jaune jusqu'à l'embarcadère de l'Académie. Elle pèse si lourd qu'on jurerait que je m'y suis enfermé pour dormir. Les boucles roses, bleues, jaunes, vertes, du Grand Canal. Le soleil dépose son crachin d'or sur l'eau, les débris de lumière flottent comme des glaçons, les gondoliers et les bateaux-taxis scindent les myriades d'aspérités rigolardes avec des aisances de brise-glace. Au dernier étage d'un palais mauve et vert un homme en smoking sort sur le balcon et regarde le spectacle du canal, une flûte de champagne à la main comme dans une publicité pour un parfum.

Je dépose ma valise à la consigne de la gare, je reprends un vaporetto, je m'installe tout au fond, j'appuie ma tête contre la vitre ensoleillée, protégé par mes lunettes de soleil, mon sac sur mes genoux. Je sombre sans m'en rendre compte. Je me réveille parmi les grues et les paquebots, j'ai loupé l'Académie, c'est l'Arsenal.

Déjeuner et promenade avec Laura qui tient à m'offrir une cravate en soie. Refus catégorique. Elle m'accompagne à Santa Lucia, nous récupérons ma valise, mon train part dans vingt minutes. Elle veut un souvenir de moi, elle insiste pour que nous allions faire l'amour dans les toilettes de la gare. Je parviens à caler ma valise contre le rebord de la cuvette, Laura me tourne le dos, pose ses mains sur la chasse d'eau, se penche en avant, je relève sa jupe, tire sur sa culotte en dentelles, son sexe s'entrouvre, je me débragette, baisse mon caleçon, plie les genoux, la pénètre, vais et viens lentement. Un peu au-dessus de nos têtes par la lucarne ouverte je peux voir une marche du pont Scalzi. Le soleil déverse sa pulpe jaune pâle sur le quai, l'eau, le pont. Voir Venise et jouir. Dernier toast porté à Casanova. Je regarde ma montre, plus que cinq minutes. J'éjacule, voilà, j'ai réglé la douane, je peux m'en aller.

Je dépose ma valise dans un compartiment vide, je reviens dans le couloir, Clara est sur le quai, elle fait une drôle de moue. Je lui fais au revoir de la main. Elle s'approche du train. Quoi encore! elle ne va tout de même pas se jeter sur les rails! Non, elle s'arrête, juste au-dessous de moi, elle est à vingt centimètres, ses lèvres

remuent. Qu'est-ce qu'elle raconte ? je n'entends rien, j'ouvre la vitre, je me penche, « what? what? » Elle oscille la tête de droite à gauche, elle ne parle pas, elle chante. C'est le fameux machin fétiche de sa jeunesse, elle m'a raconté hier soir au Harry's Bar, un vieux tube hippie, une ultime bribe de Woodstock, Jimi Hendrix. « Yesterday an angel came unto me. He stayed long enough just to set me free, and my angel he said to me: "Today is the day for you to rise"... And I said: "Fly on my sweet angel. Tomorrow I'm gonna be by your side." »

Le train a dépassé Mestre, le ciel déploie ses délices d'agrumes, le soleil citron tourne à l'orange, de minuscules nuages flottent au loin comme des pépins de pamplemousse pépieurs. Seul dans le compartiment, je m'installe contre la fenêtre, déplie la tablette articulée, saisis dans le sac noir le Pléiade, une feuille double de papier quadrillé, mon stylo, les notes prises chaque soir dans la chambre de la pension. Stylo en main, les doigts se placent d'eux-mêmes dans la position rituelle, le pouce et l'index en losange, les trois autres en colimaçon vers la paume. En haut à droite de la feuille vierge je trace un 1 entouré d'un cercle. Au-dessus de la première ligne, à trois colonnes de la marge rose, en grosses majuscules espacées: V E N I S E.

Dehors la campagne italienne reflue à toute vitesse vers la ville comme si le monde entier était attiré par aimantation dans son siphon spiralé de beauté d'eau et d'or.

La tablette vibre doucement sous ma main qui écrit.

Correspondances. J'envoie mon *Génie du judaïsme* (maîtrise de philo entièrement réécrite) à une dizaine d'éditeurs et à quelques philosophes en vue. Ping-pong de refus. Les grandes maisons me conseillent de l'adresser aux éditeurs spécialisés dans le judaïsme (« C'est un ouvrage qui à l'évidence s'adresse à un public d'initiés... »), lesquels le trouvent trop peu orthodoxe et me renvoient aux collections plus généralistes des grandes maisons.

J'en coupe des extraits que j'envoie à plusieurs revues (jamais lues, sélectionnées sur leur titre dans une librairie), accompagnés de lettres d'une suffisance suicidaire:

« Messieurs, lecteur assidu de votre revue depuis quelque temps déjà, je me permets de soumettre à votre jugement un texte qui, par l'originalité de son écriture et l'exigence de sa pensée, me semble digne de figurer parmi ceux que vous publiez. »

Une réponse parmi d'autres: « Monsieur, merci pour votre fidélité à *Po&sie* Nous ne publions guère de lecture interprétative, et celle-ci n'est pas aussi originale et puissante que vous la présentez. Cela dit toute ma sympathie et amical au revoir. Michel Deguy »

Porte Jaujard. Dimanches par dizaines au Louvre. Main posée au vol sur l'échine de pierre d'un des lions avant de m'imbiber de peinture pendant deux heures. Je prends des notes, résume chaque tableau de chaque salle par écrit. Après deux années je connais tous les recoins du vieux palais. Les touristes ineptes et interloqués, les gardiens aigris, les travaux en vue de l'immonde pyramide, le brouhaha n'existent plus. Je suis comme le dessinateur solitaire d'Hubert Robert dans la Grande Galerie en ruine : imperturbable.

Question réponse. « Pourquoi ne peux-tu pas travailler comme tout le monde? - Parce que j'aime être ton parasite! »

Haussement d'épaules du vagin qui m'a mis au monde.

Bonne surprise. Coup de fil inattendu du fameux génie Simon Bilboquet. « Allo? Zagdanski? Simon Bilboquet à l'appareil. - Monsieur Bilboquet! Comment allez-vous? - Je vais, je vais. » Il a bien reçu le manuscrit de mon *Génie du judaïsme*. « C'est très pointu, je crée une nouvelle revue, il y aura de la place pour vous. »

Idée fixe. Je continue de poster des manuscrits de romans, nouvelles, essais, études tous azimuts. Ma tactique s'améliore lentement sans autre résultat hélas que l'écriture perpétuelle et le changement incessant de parallaxe. Les lettres qui

accompagnent mes envois à diverses célébrités sont d'une hypocrisie charlatanesque qui me fait ricaner en les tapant. À un philosophe célèbre dont je n'ai jamais lu une ligne: « Vos œuvres qui me passionnent et m'intriguent...» Il remonte dans mon estime en ne daignant pas me répondre.

Hé oui. Effarante banalité de l'ennui.

Insubmersible. Ma joie, comme un socle inébranlable en moi, y compris dans les situations les plus désespérées de l'existence. Quand j'écoute de la musique par exemple ou lorsque je visite un zoo ça refleurit de soi. Mes danses d'apache sur Maria Joao Pires jouant une sonate de Mozart. Mes sifflotages irrépessibles dans la rue.

Flip flap flop. Les réponses des éditeurs se suivent et se ressemblent. Hormis les banals refus polis, préférables à tout, elles se résument sous prétexte de finesse, nuance, conseil et réticence informés à l'enthymème de l'anti-littérature même: Vous avez un talent flagrant donc nous ne vous publierons pas.

Réponse à l'envoi d'une nouvelle explicitement placée sous l'égide de Bukowski: « Monsieur, nous avons pris connaissance de votre manuscrit *H ou F?* ainsi que des deux textes courts que vous nous avez envoyés récemment. *H ou F?* a retenu notre attention, histoire originale, amusante et cruelle. Malheureusement nous ne sommes pas convaincus par votre style; il y a là un parti-pris de vulgarité un peu trop systématique. Dommage, mais nous aimerions lire autre chose de vous, si c'était possible. »

Puis: « Votre dernier envoi retombe au niveau de ce qui doit s'appeler le "porno hard". »

Réponse d'une revue à qui j'ai envoyé une longue étude, « La temporalité dans *Le château* de Kafka»: « Nous n'avons pas prévu le thème - vaste, trop vaste - du temps. Je le regrette étant donnée la qualité de votre texte. »

Une autre revue, après l'envoi d'un long commentaire sur Babel: «Cher Monsieur, je vous remercie pour l'envoi de votre texte à *Esprit*. Malheureusement, notre réponse est négative. Votre texte est beaucoup trop technique et trop interne à la tradition juive pour les lecteurs d'*Esprit* (sous-entendu: c'est trop juif!)» De surcroît, malgré son intérêt, cette interprétation symbolique ne nous convainc pas vraiment: il faut déjà préalablement accepter la méthode ou l'approche... »

Une autre revue psy, pour le même texte : « Nous l'avons beaucoup apprécié et la discussion que nous avons développée à son propos nous a conduit à prendre la position suivante. Il pourrait trouver sa place dans notre revue, pour autant que nous envisagions un numéro consacré au thème "Langue et Psychanalyse", ce qui n'est pas d'ores et déjà prévu (*Cher Monsieur Rimbaud, nous aimons beaucoup votre texte mais nous n'envisageons pas pour l'instant de consacrer un numéro au thème de l'Enfer!*). De fait, il nous semble difficile de publier actuellement ce travail qui n'entretient pas assez de liens directs avec la psychanalyse, du moins dans le contexte des prochains numéros que nous préparons. »

Une autre revue psy m'envoie pour justifier son refus le compte-rendu de lecture d'une de mes exégèses exagérément hérétiques: « À propos du texte de Stéphane Zagdanski "L'avenir du souvenir". Il est difficile de présenter de ce long texte de 27 pages une lecture commentée, car il est lui-même un commentaire, le plus souvent sur des commentaires. On aura reconnu son inspiration talmudique. L'auteur indique ses références: Bible, Talmud, Midrach, gloses diverses... Il faut ajouter qu'une bonne pratique de l'hébreu est souhaitable, qu'il vaut mieux avoir lu plusieurs bibles qu'une seule, et plutôt plusieurs fois qu'une. Bref, à moins de faire confiance à la prodigieuse érudition de l'auteur - ce que j'ai choisi - il sera difficile de vérifier les nombreux textes cités si on n'est pas leur familier (*sous entendu: il n'est pas hors d'éventualité que l'auteur mente et bluffe*). Cet écrit didactique et polémique part en guerre contre les thèses révisionnistes, remet à leur juste place la question controversée du dénombrement et aborde la thèse du projet nazi d'éliminer le dieu inassignable. Texte à l'appui, l'auteur montre l'intérêt de s'attacher plus aux mots qu'aux choses et de

considérer l'histoire sainte comme une fiction. On apprend comment faire parler un texte par des effets de sens et des jeux de mots quand on sait se servir des racines hébraïques et des renvois d'un texte à l'autre. Dans une vision éclatée, kaléidoscopique, en touches juxtaposées, l'auteur aborde de nombreux thèmes familiers aux psychanalystes, sans les traiter en psychanalyste, mais en les découvrant en quelque sorte dans les textes bibliques. Pour en citer quelques uns: le dénombrement, la symbolique du nombre, la nomination, l'Un et son effet de signifiant, le rachat, la dette, le regard... À chaque passage, on est sidéré par le sens nouveau qui surgit de l'interprétation. C'est le propre de ce type de commentaire de faire basculer le sens commun et d'introduire de nouvelles lectures (*sous-entendu: l'auteur lui-même n'y est pour rien*). »

Etc. etc. etc.

Lettres de Laura. « Cher ami, je veux te remercier pour m'avoir libérée. Après une longue attente silencieuse, dépossédée, scrutant un miroir vide, tu es venu à moi et ton amour m'a rendue belle à l'intérieur. Merci de n'avoir pas menti en disant que tu m'aimais. Je suis persuadée que nous serons toujours amis, même si je désire encore ton beau corps, tes jambes grecques, ta langue chaude, tes mains de poète et ta queue sensible (si je me souviens bien). J'aimerais encore repartir pour un tour avec toi. Peut-être à Paris, peut-être à New York, OK? »

« Tu me manques beaucoup et j'aimerais avoir une photo de toi sans lunettes, étendu contre l'oreiller de mon lit gigantesque avec tes joues roses de baisers. Pardonne mon sentimentalisme. J'ai lu trop de romans du 19^e siècle pour être plus moderne. »

« Merci de ne m'avoir pas révélé ton terrible crime. Pour moi ton âme est sans tache. »

« Je pense que Christophe Colomb avait tort. La Terre est plate et tu es tombé de l'autre côté du rebord. S'il-te-plaît dis-moi que ce n'est pas vrai. *Much love.* Laura »

Vérité. Babette, sept ans, la nièce du voisin zaïrois. Elle s'arrête à mon palier au retour de l'école, je lui offre une pomme verte. Elle aperçoit la reproduction du *Saint-Jérôme* du Caravage au-dessus de mon bureau. « Ça c'est Stéphane, Stéphane le sorcier! »

L'étoile au front. Enfin! après des mois de dépit une semi-bonne nouvelle. La revue juive *Pardes* est intéressée par mon texte sur la putréfaction, cependant leur rythme de parution est très lent. Si je l'accepte, je serai publié dans un an. J'hésite puis acquiesce par diplomatie, persuadé que d'ici là j'aurai trouvé dix autres preneurs. Ma candeur me persuade qu'il est positivement impossible que mes textes dont je sais la jeunesse mais dont je palpe l'évidente originalité ne finissent par être bientôt remarqués.

Chez le psy. Je rappelle Bilboquet qui m'invite à venir le voir. Il me reçoit avec courtoisie dans son cabinet entre deux névrosés. Son violon sur la bibliothèque. « Vous enseignez ? - Non, je suis entretenu par mes parents. - Vous venez d'où ? » J'évoque mes grands-parents polonais des deux côtés, « Juif-qui-rit et Juif-qui-pleure », il sourit et croit m'apprendre quelque chose: « Il ne vous reste qu'à métaboliser tout ça. »

En passant devant sa bibliothèque pour me raccompagner il me montre un gros volume relié en cuir, une *Concordance* hébraïque. Il l'ouvre au hasard, nous essayons ensemble de déchiffrer une notule. Je rêverai longtemps d'en avoir une jusqu'à mon coup de tête, l'achat d'un véritable ordinateur spirituel : la délicieuse *Concordantia Hebraica* d'Even-Chochan à la couverture rouge vif.

Agenda. Je finis après mille ajustements par trouver mon rythme de croisière idéal. Lever à sept heures, douche dans la brume, petit déjeuner en regardant la retransmission du *CBS Evening News*, prise de notes de huit à neuf en écoutant France-Musique, écriture au stylo jusqu'à midi, puis j'apprends et je me récite Baudelaire Rimbaud Mallarmé exclusivement jusqu'à midi et demi. Déjeuner utilitaire

jusqu'à treize heures, infos françaises, une heure de musique, jazz ou opéra livret en main, une demi-heure d'hébreu et une autre de mots rares jusqu'à seize heures, enfin lecture jusqu'à dix-neuf heures.

Words, words, words. Lecture assidue de Shakespeare au rythme dément d'une pièce par jour. Ralentir ne servirait à rien, je dois défricher avant de déchiffrer. Shakespeare comme Homère Dante ou la Bible ne se commente qu'en direct à la relecture. Je prends des monceaux de notes (30 feuilles pour le tome I de la Pléiade, 53 pour le tome II), chaque pièce décortiquée acte après acte, scène par scène, page à page. J'apprends cinq sonnets par cœur, en anglais et en français. De rares idées (elle rejailliront invariablement à la relecture), beaucoup de citations. D'*Henri VI* à *La Tempête* je me laisse imprégner par ce style flamboyant dont chaque ligne vaut son pesant d'or. Quand un passage est particulièrement mystérieux je consulte la version originale dans les *Complete Works* en un volume mal imprimé en Tchécoslovaquie sur du mauvais papier, acquis pour 54 francs chez Joseph Gibert.

Musique pure, Palestrina, Allegri, Purcell, Monteverdi, Byrd, Desprez. « O splendide nouveau monde qui compte de pareils habitants! »

Écoute. J'aime les hallucinations, particulièrement les auditives. Mon nom crié de très loin dans la nuit derrière la fenêtre de mon studio. « Stéphaaaaaaane »

Mémé. Mon ineffable grand-mère. Son long nez, ses yeux bleu dur, sa perruque, son dentier. Les repas du vendredi soir (j'en manque un: « Alors, tu m'a pousé une lapin ! »), je chante les prières à tue-tête (le *kiddouch*, les *zmioroth*, la *birkath ha mazon*) dans son petit appartement, elle rigole de plaisir, je m'assieds sur le vieux fauteuil de Pépé pour déchiffrer les gros titres de son hebdomadaire yiddish *Unzer Weg*. Elle m'écoute comme si j'étais le prophète Élie. Quand Olive et Anne-Marie viennent aussi toute la salle à manger est pliée de rire. « Il est terrible cette Stéphane ! »

Son accent à défoncer au piolet, sa troupe d'expressions inouïes: « Tchik tchik » (vite fait: « J'ai rangé la cuisine tchik tchik ! »), « Tu avoueras ! » (tu te rends comptes!), « Absoloute ! » (exactement!), « miche-mache » (imbroglio), « Ils sont se régalez ! », « T'as pas encore appris ou t'as déjà oublié ? » (à ma belle-sœur chikseh s'initiant au rituel). Son intarissable ritournelle de souvenirs de guerre (elle s'interrompt au moment où les flics *franiks* vont emmener Madeleine au Vél' d'Hiv': « Ça c'est trop dur ! »), sa foi inébranlable, sa sèche sagacité sarcastique substantiellement yiddish qui coule aussi dans mes veines, comme sa joie d'or malgré tout.

Elle m'offre un petit *sidour* (livre de prières) en cuir rouge avec une dédicace tremblotante en yiddish dont je ne parviens à déchiffrer que les derniers mots : « *fon di mehmeh hana soureh zagdanska* ».

Écouté et aimé. Haendel, *Le Messie*. Grâce absolue de l'anglais biblique. Le « *Jerusalem* » du ténor Paul Elliott. « *But who may abide* », la soprano Emma Kirby, « *when he appareath* », l'ombre grave de l'aigu, « *a refiner's fire* », la flamme du vrai. « *For unto us a child is born* », l'essaim d'arabesques du « booooooooo...m ». Sans conteste la musique à laquelle Dieu pensait en écrivant ces textes.

Aïeuls littéraires. Dernière lettre de Szmuel Teper, le père de ma mère, à sa femme Esther, avant de partir pour le camp de concentration de Pithiviers: « Je pense te faire savoir que j'ai reçu ta lettre, qui m'a fait plisir, que tu es en bonne santi, chez moi c'est pareil, aussi je peux te faire savoir que j'ai vue la photot de la pitite Ginette, ronde toi conte quels joie s'étais pour moi elle et belle come toit, il faud pas desépérée don la vie. »

Une carte postale de la mère de mon père Hanah-Soureh Zagdanska depuis sa pension d'Aix-les-Bains: « Chere petit fis Stefane jesperes chi tus was bine a la maisone a biene tus a tas meme qie panse a twas memes zagdanski »

Œuvres complètes ou rien. C'est ma méthode désormais. Immersion, fonds musical, ambiance des pages qui succèdent aux pages. Je fonctionne par couleurs de Pléiade. En ce moment je suis dans le rouge (« vénitien », 17^e siècle), comme mon compte en banque: La Fontaine, Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld, Sévigné... Les tomes compacts de génie à l'état pur achetés d'occasion chez Joseph Gibert se multiplient sur mes rayons comme des petits pains. En dix ans je vais lire davantage que la majorité de mes contemporains durant toute leur vie.

Sans parler de la qualité.

Ricochet. Nouvelle visite à Bilboquet dans son cabinet. « Qu'est-ce que vous lisez ? Proust ? Eh bien il était temps ! Vous verrez, c'est très beau vers la fin. » Sa revue tarde à voir le jour, il attend toujours les contributions. Il me confie une tâche : aller à la Bibliothèque Nationale pour passer en revue les revues, dénicher ce qui est paru d'intéressant ces derniers temps. Aucune envie mais comment refuser. Il griffonne un mot pour qu'on me laisse pénétrer rue de Richelieu. « Ça ne vous ennuie pas si je mets que vous êtes mon étudiant ? »

Écouté et aimé. Wagner, *L'or du Rhin*, l'entrée en scène de Woglinde après le prélude, « Weia, Waga ! Woge du Welle ! Walle zur Wiege ! Wagalaweia ! Wallala weiala weia ! » C'est quand même dans l'onomatopée hystérique que Wagner est le meilleur. Le *Chant des Filles du Rhin* idem. Dès qu'il n'est plus drôle (à son insu), Wagner sombre. Mozart (*Don Giovanni*, *Idomeneo*, *Così*, *La Flûte*), même sombre, reste clair.

Rien ne se perd, tout se transforme. À la BN, je farfouille sans conviction du côté des revues. Dirai à Bilboquet que je n'ai rien trouvé de remarquable, ce que son démentiel narcissisme centripète n'aura aucun mal à gober tant il est persuadé que lui seul est digne d'intérêt. Je décide de profiter de ma présence ici pour lire les fameux pamphlets de Céline. Je remplis une fiche, patiente quarante-cinq minutes, puis on me

fait monter par un escalier en colimaçon jusqu'à la tourelle des raretés où il est interdit d'avoir un stylo sur soi, crainte des graffitis. Je me procure un crayon à papier estampillé BN. Une femme m'apporte sans sourciller deux pamphlets sur trois, *Les Beaux Draps* et *Bagatelles*. L'École des cadavres reste introuvable même ici. Les bonnes idées fusent en parcourant les brûlots, j'enfouis tout dans un diverticule de ma cervelle pour plus tard.

Écho du temps. Je me lance dans le pamphlet ironico-sarcastique. Un sur le sida, un autre sur Le Pen. Personne n'en veut. *L'Idiot International* publie dans son courrier des lecteurs mon lazzi sur les capotes coupé en deux et sans l'exergue de Casanova. Ma *Lettre ouverte à Jude-Morue La Pine* en revanche ne passe pas. J'en envoie même une copie à *L'infini* accompagnée d'une lettre à Sollers où j'évoque *Le Dictateur* de Chaplin. Aucune réponse.

Dix ans plus tard je découvre, à la page 1900 d'*Inch Allah* (tome 3 du *Journal intime* de Marc-Édouard Nabe) : « Comme Dachy se plaint de l'analphabétisme général de ma génération, Sollers affirme qu'en plus de moi, il a en réserve "deux ou trois Juifs à surveiller" : il joue les mystères en évoquant une lettre d'amour ouverte à Le Pen écrite par un de ses Juifs qui revendique d'être le premier expulsé de France. Dachy s'étonne d'entendre Sollers caractériser un Juif en l'appelant Juif. »

Heureusement que Nabe est là.

Guet-apens du gourou. Retour chez l'ineffable Bilboquet qui me confie sans sourciller une nouvelle tâche, un manuscrit tapé par sa secrétaire à relire. « Vous notez vos idées sur une feuille à part et vous corrigez les fautes que vous décelez au passage. » J'hésite un quart de seconde. Rigole-t-il? Teste-t-il la limite entre ma serviabilité et ma servilité? L'abruti me prend-il simplement pour un disciple extasié? Entend-il m'aspirer dans sa secte d'affidés ultra-névrotiques, la trentaine de dingos hypnotisés qui le suivent de son divan à ses colloques? La carotte d'une revue ouverte est la plus forte. J'accepte pour la dernière fois.

Petite revanche en lui ramenant le manuscrit : je lui signale qu'il est bourré de grossières fautes d'orthographe, indignes d'un enfant de dix ans. Il perd étrangement son calme. « C'est ma secrétaire, cette conne ! je vais la virer... »

Première vérole. Je corrige les épreuves de mon texte *La chair et le verbe*. Écrit il y a bientôt deux ans, accepté il y a un an, il ne paraît qu'aujourd'hui. Mon enthousiasme s'est largement éventé. Mikmakov au téléphone me demande une notice bibliographique. Invisible rictus crispé en apprenant mon âge. Je n'échappe pas à une leçon de prose paternaliste sur l'influence de Bilboquet que dénotent mes jeux de mots. « Moi-même à votre âge j'étais sous la coupe d'André Néher. Avec les années vous finirez par trouver votre style. » Je retiens ma meute de sarcasmes. Il ne résiste pas non plus à l'envie de me signaler qu'il y a un autre garçon de 24 ans publié dans le même numéro (sous-entendu: vous n'êtes pas le seul génie alentour), « chez qui on reconnaît aussi le style d'Untel etc. ». Revanche prise dans l'arrogance désabusée de ma réponse.

« Cher Monsieur Mikmakov,
Comment allez-vous?

Voici comme convenu le bref *curriculum vitae*, qu'il serait plus juste de nommer *curriculum litteraturae*. S'il vous faut plus de détails "biographiques", mettez ce que vous voulez... que j'ai été trouvé flottant dans une corbeille sur le Nil et que j'ai fait mes études auprès de Tchouang-tseu dans un sanctuaire perché sur le T'ai Shan par exemple. Ça amusera le lecteur, et ce n'est pas plus faux qu'autre chose.

"CURRICULUM VITAE: Stéphane Zagdanski est un jeune homme de lettres, romancier, nouvelliste, essayiste. Il passe ses dimanches au Louvre. Son article 'La chair et le verbe' est extrait d'un livre à paraître intitulé *Le génie du judaïsme*."

Je vous prie etc. »

En écho et châtement je constate mon éviction pure et simple de la liste des auteurs à la dernière page de la revue où figure en revanche mon concurrent moins indocile: « Samuel Blumenfeld, né en 1963, prépare un doctorat en linguistique. »

Frôlé Rodez. Ma mère m'avoue qu'elle a cru que je me droguais ces dernières années. « Jamais un bonjour, jamais un bonsoir, c'est comme si nous n'existions pas. Tu n'as aucun ami, aucune copine, tu passes tes journées cloîtré dans ton studio ! » Elle a fini par quasi-convaincre Olivier (qui achève ses études de psychiatrie) que je sombrais lentement mais sûrement dans la paranoïa. Il s'est renseigné sur les signatures indispensables à une démarche d'internement. Lorsque paraît *La chair et le verbe*, Ginette, n'osant se réjouir, apporte en catimini une copie à son psy pour qu'il décrète s'il s'agit ou non de la production d'un dément. L'expert le lit consciencieusement et donne son verdict la séance suivante: « Non, Madame Zagdanski, je vous rassure, manifestement Stéphane n'est pas fou. »

À Sainte-Anne une camisole est raccrochée à son cintre.

Après tout. Aux pires moments de solitude mon projet fantasque d'épouser la première provinciale venue puis d'observer la suite de mon destin avec toute l'ironie du désarroi.

Toboggan. Une connaissance de mes parents cherche d'urgence un chauffeur-livreur pour sa petite entreprise de vaisselle de luxe. J'accepte la proposition par infantilisme (plaisir de conduire un camion) et orgueil – pour démontrer à mon père que son fils le parasite sait saisir l'occasion. « Tu as bien été chauffeur-livreur, je peux l'être aussi ! » J'entasse au petit matin de lourds cartons de fragile faïence à l'arrière du gros diesel Renault et pars en tournée jusqu'au soir dans Paris et la banlieue. Clients un peu surpris par l'élégance verbale et gestuelle quasi aristocratique de ce nouveau valet. Louable effort de concentration zen pour contenir ma colère lorsque une commerçante de la rue Pierre I^{er} de Serbie me traite comme un chien. « Rappelle-toi

qui tu es. » Je lis la *Correspondance* de Baudelaire aux feux rouges. Dans les embouteillages je me récite à voix haute les longs poèmes: *Bénédiction*, *L'Après-midi d'un faune*, *Le Bateau ivre*...

Le toit de mon camion n'est qu'à une dizaine de centimètres de la hauteur maximale autorisée. Sur les quais le plus amusant est de rentrer la tête dans les épaules et d'accélérer juste avant de s'engouffrer sous un tunnel en songeant au monstrueux carambolage que provoquerait la plus petite hypothétique erreur d'appréciation des ingénieurs des ponts et chaussées.

Éclat. Un soir à table je réfléchis négligemment à voix haute, je me demande combien de juifs ont été déportés en Espagne. Ma mère explose: « Ton père et moi on a payé pour être tranquilles jusqu'à la fin de notre vie ! Alors fous-nous la paix avec ces histoires ! Qu'est-ce que tu as perdu toi ? hein ? c'est quoi pour toi ? des lectures ! »

Lassitude. Tous les trois mois je consacre deux heures de mon temps à mes contemporains: je suis abonné à *L'infini*, la seule revue que je lis vraiment et où, à mes yeux, ma propre production hérétique éclectique électrique aurait sa place naturelle. Pleynet au téléphone, aussi honnête que courtois, me détrompe: « Nous avons du mal à cerner votre personnalité. Vous devriez choisir une direction et vous y tenir. Pourtant vos textes ne sont pas inintéressants, ne vous découragez pas, continuez de nous les envoyer. »

Longue lettre le lendemain pour justifier la dizaine d'écrits divers que j'ai expédiée sans succès au danaïdique tonneau en cinq ans. *Fin de soirée*: une courte nouvelle qui dépeint l'agonie psalmodiée du Christ. *Lettre ouverte à Jude-Morue La Pine*: un pamphlet ironique contre le Porc Faisandé Nauséabond où je réclame l'insigne honneur d'être le premier expulsé de son gouvernement. *Happy-few risque-tout*: un pamphlet sarcastique contre les capotes anglaises. *Tableaux vénitiens*: une longue nouvelle sur la peinture à Venise qui s'achève par l'histoire de Laura. *Le génie du judaïsme*: un énorme essai sur le Talmud « avec de nombreux aperçus concernant

les beaux-arts ». *La chair et le verbe*: « un extrait de cet essai, publié dans la revue *Parodie* et dont j'ai envoyé une copie à Monsieur Sollers ». *L'escapade*: un roman faussement historique dont *Fin de soirée* est le prologue. *H ou F ?*: une nouvelle cynico-comico-porno autour du minitel. *Hauteurs*: des notes de lecture consacrées à l'antisémitisme chez Céline, à l'aristocratie chez Proust, et à Poe (« ce dernier servant de prétexte à une critique amusée de la psychologie »). *Signes du temps*: « Je ne crois pas que vous ayez mon texte sur la temporalité chez Kafka qui devrait paraître dans la revue de Simon Bilboquet... »

« Ces textes sont si distincts les uns des autres parce que je n'écris que depuis cinq ans et que je n'ai que vingt-cinq ans... Les textes qui aujourd'hui m'importent le plus sont *Tableaux vénitiens* et *Le génie*, écrit il y a presque deux ans et où beaucoup de choses sont à approfondir, par exemple tout le chapitre sur la peinture : " De Vinci à Picasso ". J'envisage d'y élaborer une théorie des couleurs dont j'ai à l'esprit les principales lignes, qui relie l'iconographie catholique et les développements cabalistiques sur la coloration de l'univers en les rattachant à une problématique de l'incarnation ; ou bien le chapitre sur la sexualité comparée des Hébreux et Grecs, qui en l'état de mon manuscrit est insuffisant et trop rapide ; je voudrais commenter des passages "sexuels" de la Bible – les filles de Loth, Abraham et Agar, David et Bethsabée, la femme du Lévite... – pour davantage problématiser ces questions qui ne sont d'ailleurs pas sans rapport avec ce que je nomme mes *Miscellanées pornographiques*... »

Je conclus en brûlant ma dernière cartouche – la franchise:

« Excusez-moi, Monsieur, d'insister ainsi et de me débattre dans mes explications énervées et mes rodomontades puériles, mais j'ai la pénible impression de n'être jamais compris, jamais entendu, jamais lu. Voilà le principal. Je ne sais si cette lettre vous aidera, avec Philippe Sollers, à "cerner ma personnalité", moi-même je n'y parviens pas réellement. Vous savez sans doute qu'en hébreu le "visage" se dit au pluriel et est homonyme de l'"intérieur" et des "pains de proposition". Peut-être cela enseigne-t-il que l'on n'est jamais

tout d'une pâte et qu'en nos diverses grimaces il résonne toujours quelque chose de notre intériorité. Je n'attends plus que votre décision, avec impatience, en vous priant de croire, Monsieur Pleynet, en mon estime sincère. »

Post-scriptum tiré d'une lettre de Baudelaire à sa mère à 26 ans: « "C'est un dernier essai, c'est un jeu. Risquez sur l'inconnu"... »

Jamais eu de réponse.

Vanne du gnome. Visite à Bilboquet entre deux livraisons. « Qu'est-ce que vous lisez ? Casanova ? Ça vous plaît ? J'ai hésité à le lire autrefois. Je n'étais pas sûr d'y trouver des choses que je n'ai pas déjà découvertes sur la séduction. » Il me propose de lire et annoter pour lui un essai sur la cabale qui vient de paraître. Regards appuyés de sa femme Arlette au salon. « C'est donc lui le brillant étudiant en philosophie que nous a tant vanté Rivet d'Atone ! » demande Arlette à Simon. « Oui oui, c'est lui... », marmonne Bilboquet. Elle m'invite à prendre le café, me présente à une amie psychanalyste. « Il est écrivain. » Bilboquet, narquois : « Stéphane est livreur, il fait des livraisons, comme on le dit pour les revues. Il ne quitte donc pas vraiment les livres ! »

Fine-bouche. Je finis par être fatigué de leurs tergiversations pseudo-pro. Ce psy pinailleur judéo-lacanien explique dans un long compte-rendu pourquoi ma glose autour des dénombrements ne convient pas. Non seulement il n'a rien compris à mon texte mais sa propre interprétation de Lacagnangnan est d'une banalité pitoyable (« Qui connaît le nombre possède le pouvoir (fiscal, militaire, social...). »). Il me reproche surtout les jeux de mots (« Ce passage du Zakhor au Zakhar me semble scandaleux... Lacan a toujours martelé : "le signifiant est ce qui s'entend" et non "ce qui se lit" »), joue son paternaliste correcteur d'hébreu (« Que l'auteur me pardonne, mais élevé dans la tradition judéomoyenorientale grammairienne et éthique (le sus-dit Moussar) fortement opposé à "pilpoul", je ne peux m'empêcher de le lire avec attention et avec une sympathique sévérité»), se trompe, évidemment.

C'est assez, je vais mettre les points-voyelles sur les i de ce pitre sourcilleux.

« Monsieur,

Je reçois aujourd'hui votre compte-rendu de mon texte, *L'avenir du souvenir*, et vous en remercie. La lecture que vous en avez faite est d'une qualité qui m'honore, et d'autant plus précieuse qu'elle est rare. Monsieur Mélémenottes me suggère d'entrer en contact avec vous, cette lettre a donc pour objet de dialoguer avec la vôtre, et de questionner vos réponses point par point (vous avez deviné juste, je ne suis pas insensible aux charmes du pilpoul). Commençons si vous le voulez bien: Lorsque vous écrivez que "la tradition juive se réclame du *Moussar*", et évoquez l'interprétation éthique de l'interdit de dénombrement, vous posez le doigt – en glissant, car je songe à la "réclame" et non à la tradition ni à l'éthique – sur un point essentiel de mon écriture, qui est comme son principe et son filigrane. »

Suivent cinq longues pages de glose au carré avec références à l'hébreu et citations subtiles de Freud et de Lacan (« Le signifiant n'est pas chez Lacan si indépendant de l'écriture que cela, ne serait-ce que parce que "s'il y a quelque chose qui peut nous introduire à la dimension de l'écrit comme tel, c'est nous apercevoir que le signifié n'a rien à faire avec les oreilles, mais seulement avec la lecture, *la lecture de ce qu'on entend de signifiant. Le signifié, ce n'est pas ce qu'on entend. Ce qu'on entend, c'est le signifiant. Le signifié, c'est l'effet du signifiant*". (*La fonction de l'écrit*, je souligne) »), histoire de lui donner une bonne fessée spirituelle.

« Vous écrivez que la phrase de Bilboquet "reste à démontrer sinon à étayer": cela ne concerne strictement que Bilboquet et vous. Vous dites aussi qu'elle est "propre à provoquer quelque boursoufflure narcissique chez le juif et de la fascination/répulsion chez le gentil". Peut-être avez-vous raison, mais c'est une idée étrange que de révoquer une citation en dénonçant la façon dont ses lecteurs vont y réagir ! On n'écrit pas comme on lance un mot d'ordre, et le propre de la littérature, de toute écriture digne de ce nom, est paradoxalement de

ne pas être destinée à ses lecteurs, de demeurer "illisible" (Lacan ne s'en targuait-il pas concernant ses *Écrits*?)... Enfin la relation entre *zekher* et *zakhar* n'est pas de mon initiative, elle se trouve dans le texte du Talmud que je cite en conclusion. Je vous avoue ne pas bien percevoir ce qu'elle a à vos yeux de "scandaleux", aux miens elle est très pratique puisqu'elle illustre à merveille ma conception du révisionnisme.

Voilà, ces querelles d'érudition sont amusantes mais je crains de vous avoir lassé déjà. Il ne me reste qu'à vous remercier une nouvelle fois de l'attention que vous avez manifestée à l'égard de mon texte, et à vous prier d'agréer mon estime sincère. »

Confiture à un con chiant, mais ça soulage.

Michelle. Je tombe amoureux d'elle en l'observant de dos se gratter une fesse sous sa courte jupe de laine, à cette agence de photos où elle est standardiste. Brune et fraîche, née en Californie. Je lui écris en anglais une déclaration un peu emphatique avec citation de Baudelaire à Madame Sabatier (polissons amoureux, poètes idolâtres...), elle me répond quatre jours plus tard à sa manière, sans chichi, *sharp and short*, m'offrant une leçon d'hemingwayanisme avec un mot sur papier gris que je relis plusieurs fois avec émotion: « Yes, I would love to have diner with you. M. »

Contretemps. Son petit rire de grelot, sa jeunesse de droguée, sa mère à l'hôpital psychiatrique, son léger strabisme depuis qu'elle a fait une chute à moto, ses conneries sur Saï Baba, ses longues jambes, son sein gauche plus volumineux que le droit, sa témérité, son accent... tout me va, je l'adore. Seul hic: elle sort déjà avec le photographe de l'agence de casting, parfait abruti hystérique jaloux brutal stupide emmerdeur... et elle l'aime sincèrement.

Mais non, mais non. Je ne suis pas réellement son genre mais au retour du restaurant nous nous embrassons et je la branle dans ma voiture en bas de chez son

copain. Ses petits gémissements, puis s'extirpant et avant de refermer la portière, dans son adorable accent: « Je suis une salope ! je suis vraiment une salope ! »

Une fois seul je flaire mes doigts. Le foutre féminin, la « moins triste vapeur », la substance qui m'excite le plus sincèrement au monde.

New York. Je vais dépenser en quatre semaines tout l'argent amassé en cinq mois de livraisons. Je m'offre une caméra vidéo et part chez Manny, rencontré sur le campus de Tel Aviv, réitérant ses invitations chaque année depuis.

Lexington Avenue et 64th Street. La nuit j'entends les craquements oscillatoires du petit gratte-ciel (15 étages seulement), comme dans un navire. Après-midi entiers à pied de haut en bas de Manhattan.

Battery Park. Les mouettes suivent en planant les navettes qui vont à Staten Island, suspendues comme de plumeux haïkus criards dans le sillage d'air du bateau.

Orgie de musées. La spirale Guggenheim, les Cloisters transplantés, le Moma. Au détour d'une salle du Frick's Museum je me retrouve brusquement à Louveciennes: un salon de la Du Barrie a été reconstitué avec des Fragonard, c'est drôle. Le Metropolitan à cinq reprises. Un jeune homme dépose son sac-à-dos dans le jardin chinois, fait quelques mouvements lents de tai-chi-chuan devant la pierre noire plate et polie d'un bassin où l'eau affleure. Je revois l'exposition Fragonard qui m'a suivi depuis Paris. Je m'achète un poster reproduisant *La Lettre*, mon idéal, une femme pensive qui sourit. En sortant du musée je longe Central Park en me récitant du Baudelaire pour déguster un peu de français à voix haute, comme en Israël il y a sept ans, Bergson dans les rues le soir. Rien n'a changé vraiment, rien ne changera jamais. Personne ne remarque rien tant cette ville grouille de doux dingues.

Invisible galanterie. Je me sers de ma caméra comme d'un appareil photo en prenant sottement de longs plans des choses, immeubles, statues, ambulances, taxis.

Très peu d'êtres humains. De retour à Paris j'ai neuf heures d'inertie enregistrée *sans coïncidence avec les souvenirs de mon cerveau*. Je perçois pour la première fois la terrible inanité de la technologie. Quand je déciderai d'écrire sur New York ces plans morts ne me serviront à rien. Image impossible de cet écho français insistant qui me traverse dès que je suis à l'étranger, et dont me convainc une juive allemande très belle, amie d'amis de Manny, avec laquelle nous dînons au restaurant. Elle prétend avoir tout de suite deviné un Européen en moi. « À mon accent ? – Non, à tes manières, ta façon de t'asseoir, de serrer une main, d'ouvrir une porte. Ici (magnifique moue de mépris) c'est tous des cow-boys. »

Deux sœurs. La jolie Yona est aussi ici. Elle me parle de son ex-boyfriend. « He was good in bed! » Elle-même y est un peu inerte, mais gentille. Un jour sa sœur la jolie Naomi passe la soirée et la nuit dans le grand studio. Manny et moi lui laissons le matelas et dormons sur le parquet. Je me relève à trois heures du matin, ses yeux sont ouverts dans l'obscurité lorsque je reviens de la salle de bain. Nous chuchotons, elle me demande sans prévenir si je me sens attiré par elle. Naïveté hollandaise, sourire intérieur. « Bien sûr ! » Baisers, langues, caresses. Naomi est vierge, très excitée, mais se réserve par principe pour son mariage. Elle adhère à la même secte que ses parents, *Jews for Jesus*. « Quand j'aurai un mari, je vais me déchaîner (I'm going to be wild) ! » Manny réveillé par nos souffles voit ma main passer sur les fesses blanches de Naomi. Son puritanisme judéo-homo en est un peu offusqué mais il m'aime bien et le mythe du Français joue en ma faveur. Deux jours plus tard Yona est aussi sidérée que sa sœur qui ignorait tout. L'influence généralisée des téléfilms la pousse à me demander une explication. « Il n'y en a pas ! » lui dis-je en riant. Ma désinvolture la fait aussitôt s'enticher un peu davantage de moi.

Deux métisses. Les amis juifs riches et stupides de Manny m'ennuient. Le seul un peu marrant est Martin, un boulanger londonien. Nous allons dans une boîte de nuit installée au cœur d'une station de métro désaffectée, en revenons avec deux

charmantes métisses. La mienne se nomme Corona, ne veut pas baiser mais gémit beaucoup. Dimanche après-midi en famille à Central Park, la copine de Martin a une fillette que nous distrayons dans le zoo miniature. Corona s'amourache de mes pitreries.

New York Aquarium. Promenade à Coney Island avec Martin et Yona. Les belougas boudinés, les anguilles électriques, les papillottes multicolores des poissons chinois, les pingouins. Martin rigole avec un cigare devant l'objectif de ma caméra. Yona un peu songeuse, je pars bientôt.

Just friends. Michelle a reçu mon petit mot de New York, « I k/miss you. » Elle accepte de passer un week-end à la mer. Arrivée à Deauville au crépuscule, champagne au goulot sur la plage. Je lui récite en anglais un sonnet de Shakespeare, elle laisse tomber avec son adorable petite moue des lèvres: « Tou a une accent noule ! » Je la lèche au réveil dans le grand lit du petit hôtel de Pont-L'Evêque, j'aime l'odeur mentholée de son foutre. Nous allons voir Balbec qui l'indiffère complètement. Elle chantonne du Billie Holiday dans la voiture en posant ses pieds nus contre le pare-brise.

Kafka à fond. J'adore son génie pur, jamais jeune, à son meilleur niveau dès dix-neuf ans dans ses lettres à Oscar Pollak. Même Rimbaud si fulgurant a dû décoller, lui non. Immédiatement prodigieusement parfait.

La littérature infusée au goutte-à-goutte dans mes veines depuis plusieurs années commence à faire son effet de mandorle isolante. J'ai désormais en commun avec Kafka de n'avoir rien de commun avec les juifs. « C'est à peine si j'ai quelque chose en commun avec moi-même. »

Nabokov ibidem. Son intransigente élégance me va comme un gant. J'apprends à mieux étudier les détails du réel, à dilater les interstices des sensations. *Lolita* dont

personne n'a vraiment saisi le sens, *La défense Loujine*, son autobiographie, ses interviews, toutes ses nouvelles, tous ses romans. Grande leçon d'endurance et de courage politique, jamais la moindre erreur d'appréciation sur ce plan-là. Excentrique fine-bouche littéraire, mais un génie a tous les droits.

C'est l'heure. Sept heures, mon heure préférée, heure d'été, heure rare, heure mordorée. Ne se capte bien qu'en se réveillant à six heures, le temps de se lever, se laver, s'habiller, s'extirper des brumes de sommeil qui marbrent le corps par lambeaux fumeux, bribes vaporeuses, nuées tenaces. Le regard lavé des simulacres de la nuit on peut alors assister clairement à ce moment jaune et bleu, joyeux, pétillant, lumineux entre tous. Sept heures indique qu'il n'y a que celle-là (cette heure), cet heur-là. Le vers du *Pitre châtié*: « Hilare or de cymbale à des poings irrités » a dû être écrit à sept heures. Les premières mesures de *La Mer* ont dû être composées à sept heures.

À sept heures la beauté passe à l'action.

L'infanticide. Je commence mon roman nabokovien. Il s'agit d'illustrer les premiers vers de *Bénédiction* (les crimes maternels). Dernière journée d'un enfant (Jérémie - « Dieu élèvera ») que sa mère (« Louise Villedieu » - la putain à cinq francs qui accompagne Baudelaire au Louvre et rougit devant les nus) va étrangler le soir dans un demi-sommeil (méthode Althusser). L'après-midi même elle apprend le succès de la procédure de procréation artificielle qu'elle suit depuis des années ; elle est par conséquent enceinte d'un second enfant qui héritera en naissant du prénom de son aîné assassiné, se révélant à la dernière page le narrateur ressuscité du récit.

Les rLung-rTa de la première phrase. « Les fervents tibétains suspendent aux façades de leurs temples des oriflammes sur lesquelles sont imprimées des prières que les vents, dans l'ivresse rituelle, acheminent à leurs destinataires en de translucides et véloces arabesques. » Le *Stabat Mater* de la fin. « Je reviendrai te voir, ma malheureuse mère immobile, "Vierge entre les vierges claires", je t'écouterai ne rien me dire, je prendrai tes deux mains ridées et osseuses au creux des miennes, je te

rapellerai mon nom à l'oreille, j'attendrai longtemps pour voir tes yeux s'ouvrir et, juste avant de te quitter, je te murmurerai dans un triste sourire, ma pauvre mère endolorie, "pour moi ne sois plus si amère"... »

J'écris tout sur un grand cahier Clairefontaine bleu et le retape au fur et à mesure sur le gros ordinateur de bureau que je viens de m'acheter.

Adieu aux lémuriens. Dernier rendez-vous avec Michelle au zoo de Vincennes un jour de brume en novembre. Elle quitte son dibbouk et repart aux États-Unis. Nous admirons en riant la grâce des lémuriens dans leur cage de verre (première page des *Intérêts du temps*). J'ai une discussion par cris aigus avec la paonne qui déploie sa queue pour moi. Je filme Michelle devant les girafes.

Conflagrations. Tout le monde fête le bi-centenaire de la Révolution. J'écris une lettre à mon ami carme aristocrate hébraïsant, le Père de Goedt, j'y évoque le Zohar et Sade.

« Voilà, j'abuse de votre temps, mais à qui écrire ce genre de choses sinon à vous, ces choses que seul quelqu'un qui prie beaucoup peut entendre. »

Amsterdam. Invité par Yona qui hélas ne veut plus baiser - un nouveau petit ami à New York - à passer une semaine chez des amis à elle. Promenades à vélo le long des ponts et des canaux, tout est brun, jaune, rouge brique. Gentillesse et cordialité peu commune des Hollandais. Ils parlent anglais *entre eux* pour que je ne me sente pas exclu. Après-midi au Rijksmuseum, les Hals surpris en plein sourire, le vacarme feutré de *La Ronde de nuit*, les Vermeer vaticanesques et luminescents, les intérieurs emboîtés de Pieter de Hooch, les ciels jaunis de Ruysdael, les marines bleuies de Van de Velde. Il y a un an j'étais au Metropolitan, deux ans à la Galeria de l'Academia. Je voyage en pensée comme en peinture. Le soir je finis de lire Kafka. Au moins cinq citations géniales par page, mon pléiade se couvre de cornes et de contre-cornes.

Énergie. De retour à Paris « Pleine-Forme » est mon autre nom. J'achève *L'infanticide* en quinze jours, cinq exemplaires à la poste pour les principales maisons, attente des réponses en lisant Machiavel.

Égide. Ma promptitude au mépris.

Tasse de thé. Charles Zmann au téléphone après avoir reçu ma longue étude talmudique sur les nombres et la mort. Le comité de sa revue est encore partagé. Il faut donc attendre le verdict voté de ces purs démocrates. Baudelaire: Tombés dans la démocratie comme un papillon dans la gélatine. Las de cette censure vague je cherche à lui arracher des détails. « Qu'est-ce qui pose problème ? mon style ? – Au contraire, vous écrivez magnifiquement. Seulement il faut que vous compreniez, la Bible n'est pas leur tasse de thé. » Comme si on pouvait innocemment ne pas aimer la Bible. Je me retiens de lui rétorquer que c'est un point commun entre son comité et les nazis.

Projet. Deux états d'âme à étudier : l'espièglerie, le désarroi.

Épiphanie. Je lis *Finnegans Wake* allongé dans mon canapé. J'en suis à la phrase sur le « cirque œcuménique », page 141 de la traduction française lorsqu'une camionnette passe sous ma fenêtre et annonce par un haut-parleur la venue d'un cirque à Louveciennes.

À Michelle.

« On a eu du bon temps, et rappelle-toi, le temps est dans notre camp. »

Narcisse nain. Nouvelle visite à Bilboquet. Lorsque j'évoque mon texte sur *Le Château* et la première phrase dont le retard contamine tout le roman il s'exclame comme s'il ne m'avait pas entendu : « J'ai écrit un long texte sur *Le Château* autrefois, je l'ai perdu dans un avion malheureusement. Je le réécrirai un jour, j'y expliquais que

tout est posé dès le début. Sinon vous connaissez mon texte sur le Temps? Il faut absolument que vous le lisiez, ça vous intéressera. J'y ai réglé la question Heidegger une bonne fois pour toutes. Enfin... disons que je l'ai traversée. »

Le sempiternel narcissisme auto-promotionnel de ce petit homme mi-chauve foudroyé par son corps - et par l'indifférence de Lacan jadis à son égard - est d'autant plus ridicule qu'il est incontestablement brillant. Certains s'offrent une grosse moto pour palier leur petite taille, Bilboquet colmate les lézardes de son image par une existence structurée en psyché de son propre génie. Un été, mon frère Serge se retrouve par hasard dans le même hôtel que lui. « Il est insupportable, ne parle que de lui, de ses livres, de sa femme, de ses enfants. Les autres n'existent pas. » Étant lui-même d'une taraudante envie existentielle, mon frère ne peut apprécier à sa juste valeur littéraire cette vanité fragile, au fond typiquement féminine, effroyablement peu stratégique du personnage.

Chewing-gum. Les vingt dernières sourates du Coran, les plus belles, les plus rapides, les plus denses, les plus légères. Pourquoi Allah est-il le plus grand ? Parce qu'il repose dans le lit du Temps. Démonstration : « Au nom de Dieu: celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux. N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les hommes de l'Éléphant ? N'a-t-il pas détourné leur stratagème, envoyé contre eux des bandes d'oiseaux qui leur lançaient des pierres d'argile ? Il les a ensuite rendus semblables à des tiges de céréales qui auraient été mâchées. »

Sourate intitulée *L'Éléphant*. Dieu métamorphose mes ennemis en chewing-gums: grande idée théologique.

Perspective. Bilboquet m'apparaît de plus en plus comme la grenouille de La Fontaine. Je ne l'en défends pas moins lorsqu'on l'attaque (bien pour le mal, ma tactique préférée), ce qui arrive assez souvent, sa suffisance prétentieuse révoltant les autres narcisses prétentieux suffisants déjantés qui sont légion dans le milieu. Ainsi ce

directeur de revue me reproche, une fois de plus, mes « jeux de mots bilboquetiens ». Je lui réponds.

« Les jeux de mots que vous qualifiez en souriant de "bilboquetiens" n'en sont pas absents, même s'ils ne sont pas si habilboquetiens que ça ; vous savez sans doute que j'apprécie les textes de Bilboquet, que je leur trouve une grande profondeur et un style inimitablement vivant, et que je me suis inspiré de plus d'une de ses trouvailles pour construire mes propres paysages; mais faites-moi l'amitié de croire que j'ai manié la paronomase bien avant de lire Bilboquet, que mon tour de main est aussi éloigné du sien que lui l'est de Lacan, que Lacan l'est de Nabokov, Nabokov d'Aragon, Aragon de Joyce, et que Joyce l'est du Midrach. Les jeux de mots ne sont pas seulement une distraction, ce sont à mes yeux des métaphores en acte, des condensés rhétoriques disruptifs et, s'il est vrai que je pourrais fort bien m'en passer, je ne vois pas de raison essentielle de le faire : mon style les accueille avec joie, ils apprécient quant à eux suffisamment ma pensée pour lui laisser leur communiquer un peu de sa subtilité, et ainsi ne jamais être "gratuits" (la gratuité après tout n'est pas en soi anti-littéraire, non plus que l'humour, au contraire). »

Couperet démocratique. *L'avenir du souvenir* est rejeté à la majorité par le comité de lecture d'*Espaces moisis*. Ils acceptent mon autre texte sur *Le Château* par pur égard pour Zmann, je suppose. Décidé à verser quelques gouttes de fiel dans leur tasse de thé j'y rajoute une longue préface talmudique sur Gog et Magog.

J'ai la ferme intention de faire ravalier à ces vieux crabes de l'intelligentsia française leurs vomissures antisémites neuronales.

Orgueil trahi. Ma mère à la charge tous les jours. « Rappelle-le, maintenant qu'il te connaît, demande-lui un rendez-vous, explique-lui ta situation, il va forcément t'aider. On te chasse par la porte ? ce n'est pas grave, tu reviens par la fenêtre. Il n'y a que comme ça que tu finiras par trouver un travail ». Je finis par céder à la lourde

névrose ginettique, je l'appelle plusieurs fois, il me prie plusieurs fois de le rappeler plus tard puis, enfin, de sa voix morne et excédée: « Pourquoi me persécutez-vous ! »

Voilà à quoi ça mène d'écouter sa mère: ravalé au rang d'un nazi par le plus célèbre rescapé d'Auschwitz !

Sans illusion. Lettre à une éditrice accompagnant *L'infanticide*.

« Qu'en dire (tout ce qui n'est pas le texte lui-même n'est, comme on dit sottement, que "littérature"), sinon que j'espère qu'il vous agréera, que vous prendrez autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire, et qu'il vous rendra aussi pensive que j'ai dû, moi, le penser, le construire, en travailler la moindre virgule, en polir lentement la progression et en méditer chaque métaphore.»

Noé évincé. Première rencontre avec Asticot à *Déluge*. La caméra de surveillance sous le porche, le détecteur de métal dans le hall. Je dégaîne mes photocopies et dépose devant lui ma dernière étude géopolitique avec citations de Clausewitz et Machiavel. Il se met à lire en entourant d'emblée au crayon à papier deux mots: « suprêmement » et « résolument », déclarant d'une voix sentencieuse en poursuivant sa lecture: « Ça, c'est de trop. Comme vous le savez, tout l'art du journaliste consiste à faire court. » Il s'arrête très vite, déçu de ne pas trouver de fautes d'orthographe. « Avez-vous déjà écrit dans un journal ? - J'ai écrit pour la revue *Parodie*. C'est d'ailleurs eux qui m'ont conseillé de vous contacter. Écrire dans un magazine ne me pose donc aucune difficulté. Qui peut le plus peut le moins. » Je fixe en souriant sans sourciller l'ignare guignol qui a osé retouché mes phrases. Je suis curieux de voir comment il encaisse le trait. « Ah, ce n'est pas exactement la même chose, mon cher. Méfiez-vous, le journalisme c'est un métier. » Il ne publiera jamais mon article *Proust, Kafka, Joyce, Céline, et la question juive*.

Je le revois des années plus tard sur un banc du parc de la Turlure, petit vieux désœuvré, il ne me reconnaît pas, il a été évincé du mensuel, il lit un millionième livre sur le conflit israélo-arabe.

Nouvelle stratégie. J'envoie *L'infanticide* directement à des écrivains connus. Duras dont je n'ai jamais lu une ligne (« C'est un peu en pensant à vous que j'ai rédigé ce roman... »), Kristeva (« Votre avis m'importe... »), Matzneff (« Il y a trop de malentendus pour qu'on éprouve longtemps le désir de s'expliquer... »), Verny (« Votre avis m'importe... ») etc.

Réponse négative des Éditions de Minuit sur un petit carton blanc : « Madame Duras ne peut malheureusement pas lire les nombreux manuscrits qui lui sont envoyés chaque jour. » La typographie typique est celle d'une machine à écrire électrique IBM à *marguerite*. Seul Matzneff daigne poliment me répondre en personne six mois plus tard pour m'apprendre qu'on ne lui a jamais fait parvenir mon manuscrit mais que de toutes façons il ne lit pas les manuscrits. Réponse à sa réponse pour le remercier et le féliciter de ne pas prêter d'attention aux jeunes auteurs, ce que je ferais pareillement si j'étais à sa place.

Toujours rien. Tandis que les pires sous-merdes paraissent chaque semaine sous des niagaras d'applaudissements j'accumule les refus pour *L'infanticide*. Le Seuil: « Si ce récit alerte est souvent attachant, il ne nous a pas semblé posséder le relief et l'originalité nécessaires pour l'imposer auprès d'un large public. »

Lettre étrange des Éditions de l'Imprimerie Nationale. « Cher Monsieur, je vous remercie de m'avoir envoyé votre manuscrit. Je l'ai lu avec attention, intérêt. J'ai surtout été sensible à la "découpe" du livre avec ces titres intercalaires qui modifient les trajectoires, relancent le récit, le fait ricocher comme sur des plots de billard électrique. Cela est excellent et vous devriez persévérer dans cette voie. Ce qui me convient moins c'est l'écriture elle-même, pas assez aventurée, pas assez libre, trop "universitaire" dirais-je, comme contaminée par l'analyse, la critique. Je vous renvoie

donc votre livre mais en vous encourageant vivement à le montrer à d'autres éditeurs. J'aimerais, d'autre part rester en relation avec vous. Ce que vous m'avez donné à lire là est suffisamment passionnant pour que j'aie envie de savoir comment vous évoluez si vous même le voulez bien. »

Je lui écris au retour de vacances une longue lettre où je tente naïvement d'expliquer ce que j'ai voulu faire dans ce roman qui serait déjà publié s'il était aussi universitaire qu'il le dit. Sa réponse à ma réponse. « Monsieur, une lettre comme la vôtre, savez-vous, donne raison aux éditeurs qui s'abritent derrière le neutre des lettres standard. Vous m'envoyez un manuscrit que je prends la peine de lire scrupuleusement tout en sachant dès les premières pages qu'il ne me convient pas. Vous sollicitez mon avis, je vous le donne et vous vous plaignez de ce qu'il ne ressemble pas à l'avis des autres. Eh bien mon cher, désormais ne me demandez plus rien. Votre lettre de toute manière me confirme dans ce que je vous ai dit: vous vous y livrez à une explication de texte avec références, citations, comparaisons, photocopies de textes parus dans des revues qui sentent son professeur de lettres à cent pas. Les preuves, savez-vous, fatiguent la vérité. »

Même si la dernière phrase n'est pas de lui je ne puis hélas que l'approuver.

Pas de pathos. Il existe des bonheurs grandioses comme des souffrances imbéciles.

Réflexion. Elle connaît tous les gens connus, les appelle par leurs prénoms, chacun la salue, elle sourit à chacun.

En l'embrassant on a l'impression de purlécher un agenda.

Un rêve. Un château au bord de la plage battu par le vent. Je tourne tout autour, poursuivi par un prêtre en soutane (plus ou moins mon ami carme) muni d'un pistolet.

Olivier à qui je raconte mon rêve est écroulé de sarcasmes, persuadé que le symbolisme homosexuel (homme en robe, pistolet) est limpide. Moi pas.

Nègre d'un bègue. J'en suis réduit à m'adresser à vraiment n'importe qui. Les Éditions CRACO, situées dans la même rue qu'*Espaces Moisis* et qui ont probablement coulé corps et biens à l'heure où j'écris ces lignes, sont spécialisées dans l'astrologie et la science-fiction. La patronne - ex-attachée de presse dont l'amant d'affaires finance la médiocrité mégalomaniacale - m'explique sans plaisanter que mes phrases sont trop longues pour le lecteur moyen. « Je sais bien que Proust aussi écrivait des phrases longues, mais quand même. » Je reste calme, cite un peu Kafka sans y croire, obtiens finalement une mission, la traduction d'un manuscrit qu'elle veut publier, l'autobiographie d'un universitaire américain guéri d'un bégaiement dévastateur par une nouvelle méthode miraculeuse. Je bâcle le boulot, elle rechigne à me payer les cinq mille francs convenus. Ce passage-éclair dans l'édition m'aura quand même servi à rencontrer une jeune et jolie Mademoiselle Jasmin qui prétend être sur le point de créer, entre *Votre horoscope érotique* et *Les morts-vivants sont parmi nous*, une collection consacrée à la pensée juive. Le troisième salarié de l'officine est un charmant professeur de lettres désabusé qui m'indique le nom de la revue *Marges*.

Salle de rédaction. Période *Globe*, j'évoque les *Chants de Maldoror* à ce comité d'ignares galvanisés, une voix s'élève en écho dans la pièce: « Lautréamont c'est pas très rock ! »

Tout le reste est non-littérature. Plus que deux sortes d'êtres humains fréquentables en ce qu'ils ne se pavanent pas dans le Mensonge: les génies que je lis journallement, et les putes. « Cent francs la pipe, deux cents l'amour. » Voilà les seules vraies déparasiteuses du Logos, les scientifiques du pur fond - sans scorie idéologique.

Cette Noire splendide de l'avenue Marceau avec qui je baise froidement dans ma voiture garée dans le parking du Palais de Tokio, côté Quais, quel est donc son nom ?

Elles se raréfient à vue d'œil hélas, chassées par le raz-de-marée spectaculaire des travestis.

À Michelle.

« Tu te souviens de mes conversations avec ces oiseaux au zoo? Tu devrais me voir avec les poissons ! »

Sous la douche. Ce n'est rien, je vais me relever dans quelques secondes, je profite juste de cette vague de chaleur qui afflue de bas en haut, je me parle depuis le cœur pulsatif de ma fièvre, accroupi au fond de la baignoire, la douche continue de couler, j'ai passé une sale nuit, fièvre et cauchemar, je ne parvenais pas à me dégager de quelque chose d'asphyxiant, entortillé en réalité dans mes draps moites de transpiration, une grippe banale, et maintenant ça: mon premier évanouissement. Je suis debout, mes jambes se dérobent à mon insu comme si on me cisaillait les tendons en silence, mes yeux se ferment mais à peine, je les rouvre, mon corps occupe une autre posture, accroupi, sans transition, je ne me suis aperçu de rien. C'est à peu près tout. Une portion de temps s'est froissée (dix secondes? deux minutes?), l'espace a suivi, ployé sous le poids de la courbure.

Je sors de la douche, je m'écroule sur le dos sur mon lit la tête enturbannée dans une serviette-éponge tel un sultan foudroyé. L'évanouissement est un beau moment dans la vie d'un homme, comme l'est le mot lui-même. Après quelques minutes plus fraîches à écouter mon pouls s'apaiser dans mes tempes je vais décortiquer dans un dictionnaire posé sur mon bureau le mot que je viens de vivre. *Évanouissement* date du douzième siècle; il vient d'*esvanoïr*, disparaître, d'après *Luc XXIV 31*, Jésus à Emmaüs: *et ipse evanuit ex oculis eorum*, « mais il devint invisible », littéralement: et lui-même s'évanouit d'à leurs yeux. *Evanuit*: le rêve, la nuit. Je rêve la nuit, je m'évanouis.

À Bougival, au bord de la Seine, au bout du chemin après le pont se trouvaient les « Pèlerins d'Emmaüs ». Je passais devant leur grand portail noir en mobylette pour

aller regarder l'eau glisser sur la berge au lieu de réviser mon bac. J'avais parfaitement oublié ce copeau heureux de mon passé, il m'est revenu comme une détonation embrumée, un soir, devant le Rembrandt, au Louvre.

Auteur n°427 recalé. Désespéré de trouver preneur je condense *L'infanticide* en une nouvelle de quinze pages que j'envoie à quelques revues. Deux compte-rendus me reviennent après quelques semaines :

« NOTE DE LECTURE: n° 427. TITRE: Genèse. NOMBRE DE FEUILLETS: 15 feuillets. RÉSUMÉ: À travers les avanies d'une jeune femme qui, après de multiples tentatives, apprend que la fécondation in vitro qu'elle a entreprise a réussi, l'auteur se livre à une digression sur les mystères de la création. OBSERVATIONS: Si le parti-pris d'humour (sans pédantisme) avait été tenu tout au long du texte, l'histoire aurait pu être plaisante. Au lieu de quoi, l'absence d'unité de ton de narration fait un texte décousu. AVIS: NON. »

« TITRE: Genèse. AUTEUR: n° 427. NOMBRE DE FEUILLETS: 12. RÉSUMÉ: Louise Villedieu a accouché prématurément de Jérémie. Huit ans après, pour avoir un autre enfant il lui faut subir une fécondation "in vitro". OBSERVATIONS: À travers ce récit, c'est la personnalité de l'auteur qui apparaît: causticité, humour grinçant, brillant par sa culture et sa parfaite maîtrise de la langue. Toutes ces qualités sont celles de l'auteur et c'est le défaut de sa nouvelle. AVIS: Défavorable. »

Constat. L'espèce humaine n'est pas mon genre.

Tout est bien qui finit mal. Bilboquet au téléphone m'invite à assister à son séminaire à l'École Polytechnique. « Ça va vous intéresser. » Je passe devant l'église Saint-Étienne-du-Mont où je déchiffrais autrefois l'épithaphe de Pascal au lieu d'aller en cours. Bilboquet annonce à sa troupe de névrosés familiers qu'il a décidé de ne pas lancer sa revue. « Les textes que j'ai reçus n'étaient pas à la hauteur. » Je le salue

poliment en sortant de la salle, il est d'une froideur inouïe, me tend la main sans un mot comme s'il ne m'avait jamais vu.

Désespoir. Millionième journée à me lever, me laver, écrire, lire, me coucher. Immense radotage gluant de connerie de mes contemporains. Incompréhension béate et butée de mes proches. Et mes textes écrits dans le vide qui disparaissent dans les boîtes aux lettres comme autant de coupes de Château-Margot balancées dans le cloaque des Danaïdes.

L'infini suite et fin. Ultime triste drôlerie dans une lettre lasse à Pleynet après avoir tenté chaque jour pendant une semaine de l'avoir au bout du fil.

« Lorsqu'on décroche le téléphone et que l'on compose le numéro de Gallimard dans l'intention de vous parler, ou d'obtenir Philippe Sollers, on a le sentiment de vivre un poncif... Peut-être suis-je déjà en train de m'adresser aux parois de votre corbeille à papier, tant pis, je n'ai pas le choix, et puis l'idée de correspondre avec un fantôme n'est pour être franc pas si détestable... Les abîmes d'ineptie contre lesquels je dois lutter sont incommensurables... Mais la lumière de votre bureau s'est éteinte et je demeure seul avec mes camarades d'infortune, froissés et pressés les uns contre les autres, et destinés à être bientôt embarqués par la femme de ménage pour être jetés sans ménagement à la poubelle. Triste sort que le nôtre. Si je n'avais pas d'ores et déjà la bouche pleine d'épluchures, d'épingles tordues, de punaises émoussées et de rognures de crayon, je proposerais de créer notre propre revue... »

Conjuration du silence. Mais tu finiras pas être si manifestement bon qu'ils ne pourront te haïr qu'en pleine lumière.

L'enfer limpide. Je continue d'écrire en rafales dans toutes les directions. Ces temps-ci la grande supercherie à la mode vient de l'Est, elle a pour appellations très

contrôlées « Glasnost » et « Perestroïka ». Je rédige un essai de quinze pages où je révèle aux ânes bâtés que la Transparence - qui n'est autre que la bonne vieille « représentation claire » de Lénine - est une notion foncièrement fasciste. J'évoque *Invitation au supplice* de Nabokov, qui ne parle que de ça (le totalitarisme du regard). Sur ma lancée j'étudie minutieusement le vocabulaire A de la « novlangue » d'Orwell en passant par le *Discours sur Théophraste* de La Bruyère, la *Juliette* de Sade, et en concluant par une étude comparée de l'*Habeas Corpus* et de la Déclaration des Droits de l'Homme. Exergue de Lévinas sur le secret, exorde éclair avec une escadrille d'allitérations: «...inédit mot-clé d'une porte de geôle très classique, d'un enfer limpide de pureté où, perçant à merveille tous les rouages de l'étau gigantesque qui l'étreint, chacun serait suffisamment satisfait de son savoir servile. »

Quinze jours de vide, puis coup de fil de Marcel Saurien qui dirige la revue *Marges*. « Votre texte est remarquablement intelligent. » Nous nous rencontrons dans un café, près de la rue Séguier. « Je disais hier même à Alain Finkielkraut assis à votre place... » « Lorsque vous dites que *Sodome et Gomorrhe* est le texte le plus impur de la Littérature, vous songez à celui de Giraudoux ou de Proust ? » « Stéphane, je ne peux pas vous laisser écrire que l'assimilation et l'intégration sont des concepts racistes ! Vous ne vous rendez pas compte, nous avons des lecteurs qui nous suivent ! »

Mon texte paraît donc légèrement censuré. Ainsi de pitoyables guillemets ont été rajoutés comme deux garde-chiourmes pour encadrer les mots *despote éclairé* qualifiant Gorbatchev.

Miteux comité. Un bataillien névrosé ne peut qu'être agacé par un batailleur virtuose. Comprenant que Saurien ne me publiera pas une seconde fois dans sa revue mais apprenant que la Librairie Sagouin édite aussi des essais et des romans, je profite de ses derniers résidus de courtoisie pour lui passer une copie de mon *Infanticide*. Quelques temps plus tard: « Je ne l'ai pas lu personnellement, mais plusieurs membres du comité de lecture sont enthousiastes. » Fin de mon guignon ou nouveau leurre de la

Censure ? Il me parle aussi de Bernard Condominas, aux Éditions du Félin, susceptible de s'intéresser à mes étranges études judaïques.

Finalement c'est Étienne Vaudou qui me reçoit dans son bureau pour m'annoncer l'indécision du comité. Il commence par me lire une lettre qu'il a reçue il y a plus de trois mois du philosophe François Fédier, autrefois son professeur (« Vous ne voyez pas qui est Fédier ? C'est simple, le plus grand spécialiste de Heidegger depuis Beaufret ! »), le remerciant de lui avoir envoyé la revue qu'il co-dirige, le félicitant et prédisant une longue existence « surtout si vous continuez de publier des textes aussi excellents que celui d'un certain Stéphane Zagdanski intitulé *L'enfer limpide* ». Léger sursaut intérieur de plaisir, renforcé en voyant Vaudou contraint et forcé de me livrer l'avis de son maître.

Ainsi j'ai eu raison de tenir et ce sont tous ces fine-boucheux éditoriaux crispés du bulbe qui ont tort.

Hélas Vaudou n'est pas plus convaincu pour autant. Après m'avoir fait serrer la main d'un de leurs auteurs maison, le chanteur de rock Kent (lui n'a pas eu à subir les fine-boucheux, c'est certain), il m'apprend que sur les dix membres du comité de lecture, sept ont adoré *L'infanticide*, trois sont plus réservés. « Or les trois, parmi lesquels je suis, sont les directeurs de la maison et ont le pouvoir de décision. » Il m'explique donc que je dois retoucher mon roman pour le rendre publiable. Je l'écoute abasourdi, tente de lui expliquer qu'on ne doit pas plus retoucher à un livre digne de ce nom qu'à un tableau. « Mettez un peu plus de jaune ici, de rouge là, Monsieur Picasso, ce sera parfait, je pourrai vous exposer dans ma galerie. » Il argumente: « La mère passe pour une sotte, le fils occupe toute la place ! - Et alors, c'est lui le héros. - Quand même, il faut donner plus d'épaisseur à la mère. » Il finit par m'avouer que le roman l'a d'autant plus troublé qu'il a une amie intime qui a précisément tué son enfant. « Une femme brillante, remarquablement intelligente. » En somme il veut que mon roman soit dédié à sa copine. Voilà mon livre qui coince au portillon de la névrose de cet abruti. Il me publierait sans doute sur l'heure s'il avait fait une analyse et appris à ne pas confondre ce qu'on lit et ce qu'on vit. Surtout quand on est destiné à ne pas

dépasser le stade ectoplasmique du lecteur. Je lui cite Kafka, sa surdité butée me répond magnifiquement du tac-au-tac: « Alors laissez gagner le monde... »

Vedettes. Débat entre les psychanalystes Sébastien Foncé et Gilles Mineur. Chez Foncé, duplex au luxe inouï, de gigantesques enceintes-totems dans le salon (« J'aime beaucoup l'opéra. »). La discussion commence sous les flashes du photographe, je suis chargé de « mener » le débat, j'interviens beaucoup, avec assurance, à la surprise des deux pys. Foncé, voix posée et timide, cherche parfois ses mots (« J'ai voulu m'adresser à chacun, ou à tous, enfin je ne sais pas comment il faut le dire... »), je les lui trouve (« Tout un chacun. »). Mineur sautille de dénégation en dénégation (« Foncé est sorti de la clandestinité, ce n'est certainement pas moi qui vais souhaiter l'y remettre... »). Il me raccompagne en voiture, je lui laisse la tâche de retravailler le texte à sa guise pour *Globe* (« Faites comme si je n'avais pas été là. »). Lorsque le texte paraît, ultra-tronqué, il a pris mon ironie au mot: mes interventions ont disparu. L'agacement qu'elles ont suscité ressort cependant nettement dans la notule: « PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE ZADGANDSKI ».

Éditions du Félin. Le nom me plaît, c'est un bon début. Bernard Condominas, très affable, me reçoit avec une inégalable courtoisie dans son bureau de la rue Servant, à deux pas de l'agence de casting où j'ai rencontré Michelle. « Je vois que vous avez publié dans la NRF. »

Six mois plus tard, au téléphone, au retour de vacances. « Il est évident... - ... - ...que je vous publie. »

J'en profite pour tout réécrire. En couverture je propose *La piscine probatique* du Tintoret revu il y a quatre ans à l'église San Rocco à Venise. Scène tirée de *Jean V 2-10* (« Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille. ») Le Christ rougi et bleuté patinant dans l'immobile entre deux colonnes corinthiennes, assailli par les gueux agonisants tandis que le vieillard miraculé emporte sa couche sur l'épaule comme un

lourd taleth d'Atlas, un immense châte solide. Hélas impossible d'obtenir les droits de repro. Je me rabats sur le bordélique *Paradis* du Louvre.

Premier contrat. Je déménage de Louveciennes à Paris, seule ville valable pour un écrivain.

Merci Lie-tseu. Trop excité pour écrire, trop fatigué pour lire, trop impatient pour dormir, trop pauvre pour sortir, trop seul pour jouir, trop concentré pour rire, trop joyeux pour gémir. Que faire ? « Observons la suite, et laissons-nous aller à l'évanescence. »

Bifurcation et vaginisme. J'ai pas mal bu à cette soirée à Saint-Cloud. Cette audacieuse gamine, Mélany, prétend m'avoir déjà parlé il y a six mois. Aucun souvenir. « Tu as une voiture ? Tu peux me ramener ? » À trois heures du matin, au coin de la rue de Rome et des Batignolles: « Je n'ai pas envie de rentrer chez mes parents. - Tu veux venir chez moi? - Oui. » Elle ne veut pas faire l'amour mais mes jeux érotiques lui plaisent, nos lèvres à trois millimètres sans bouger, souffle à souffle, baisers à la commissure, elle hésite à s'allonger sous les draps, me laisse caresser ses fesses douces comme des pétales de rose. Dix-neuf ans, j'évoque la scène décalée dans *Les intérêts du temps*.

Le lendemain, petit déjeuner au sommet de Montmartre. J'essaie de la convaincre de m'accompagner au musée d'Ennery voir les bibelots chinois, elle téléphone d'une cabine à sa mère pour prévenir qu'elle restera encore tout l'après-midi avec la copine chez qui elle a dormi. Pas de musée mais nous faisons l'amour chez moi, l'après-midi. Son vagin est très serré, c'est un peu douloureux. Elle apprécie, paraît ne se rendre compte de rien. Il faudra plusieurs semaines avant qu'elle ne se détende franchement.

Une lettre. « Cher Monsieur, voici comme promis, par écrit, les observations que j'ai à vous soumettre à la suite de la lecture de votre manuscrit... Sur la construction

générale, outre ce dont nous vous avons déjà parlé, il faut, me semble-t-il, que les différentes périodes de l'histoire soient mieux distinguées les unes des autres: votre construction est intéressante, mais déjà un peu sophistiquée et il est nécessaire de permettre au lecteur de bien s'y retrouver... La maladresse dans la façon de distiller des références littéraires ou scientifiques qui nuisent à l'ensemble et donnent l'impression d'un étalage de connaissances et brisent le fil et le rythme du récit; la longueur de digressions qui alourdissent la lecture et font croire que vous vous faites plaisir et oubliez le lecteur (*c'est le cas abruti!*). Mais tout cela n'est pas le plus important. En effet ces défauts peuvent être, à mon avis, supprimés si vous modifiez la manière que vous avez eue de traiter le personnage de la mère de Jérémie. Je crois en effet que la clé du problème, si problème il y a, se trouve là. Comme je vous le disais, et pour y avoir réfléchi depuis, il me semble que tout repose sur la consistance que vous allez parvenir à donner à ce personnage... Je pense que si vous y parvenez, l'ensemble des critiques que je vous fais ne seront plus pertinentes et que certains défauts disparaîtront d'eux-mêmes (*le chantage ne saurait être plus clair: j'oublie tout si vous enjolivez la Mère!*), car il ne vous sera plus nécessaire d'enfler votre récit à partir du moment où vous aurez su donner à ce personnage autant de chair que vous avez su en donner à son fils. Ce qu'elle gagnera alors en consistance et en vérité permettra, me semble-t-il, à votre écriture de gagner en sobriété et c'est tout votre récit qui en profitera. Voici donc mes impressions. J'espère qu'elles vous seront utiles et que *L'infanticide* connaîtra la publication. »

À Michelle.

« Essaie d'être heureuse, et si tu as besoin de moi je reste là, près de toi, dans l'obscurité. Dès que tu éteins la lumière je plane comme un fantôme et je te regarde, car je suis comme les singes blancs, les lémuriens que nous avons vus à Vincennes, ceux qui vivaient dans le noir, tu te souviens, à côté des oiseaux exotiques. Je suis l'un d'entre eux: c'est dans l'obscurité que je fais mes meilleurs mouvements. »

Anagrammes. Mon premier livre paraît un an après la signature du contrat. J'ai bien travaillé, comme le Christ et son Père. Le titre a changé (*L'immonde et la rhapsodie* est devenu *L'impureté de Dieu*). Dédicace: « À Dieu » Exergues Shakespeare, le *Lévitique*, et Rachi commentant le *Lévitique*. Première phrase: « Souvent au réveil je me prends à penser que je n'existe pas. » Dernier résidu de la Censure vaincue (pour cette fois): le « S. Z. » final de la quatrième de couverture a été sucré. Reste la trouvaille originale essentielle de mon travail: le judaïsme est de l'ordre de la littérature.

Condominas, comme si de rien n'était: « Je viens de vous relire entièrement. À première vue ça semble partir dans toutes les directions mais je me suis aperçu à la relecture qu'il y a une grande cohérence interne, un fil rouge qui parcourt tout le livre. »

J'ai apposé mon sceau romanesque en évoquant mon corps dès les premières pages et en insérant une page sur l'alphabet hébraïque tirée de *L'Escapade*, que j'attribue (à la manière des citations fantômes dans le Zohar) à un mystérieux Gaëtan Kahndissepz (1763-1846), « auteur sud-américain peu connu », lequel se retrouve ainsi dans la bibliographie finale entre « Franz Kafka » et « Julia Kristeva », « traduit de l'espagnol par Nadège Spatzi-Kahn, Imprimerie Impériale, Paris, 1863 ». Condominas: « J'ai remarqué ce très bon auteur argentin, là, je ne connaissais absolument pas. - Oui, j'ai trouvé ça en furetant à la BN, un vieux roman parfaitement oublié comme il y en a des milliers. - Oui, à la BN on trouve des merveilles en cherchant un peu. - Oui. »

Mallarméen. Dédicace de *L'impureté de Dieu*. « À Mélanie qu'illumine la nuit. »

Blague. Lettre à mon ami carme pour lui demander une adresse.

« Merci encore et pardon de vous importuner ainsi. Je me sens un peu comparable aux frères de Jésus venant le déranger pour des brouilles (je n'ose pas encore me comparer aux démoniaques réclamant guérison). »

Ennemi privé. Il m'explique longuement qu'au Centre Maïmonide, qu'il dirige, on cherche de jeunes penseurs « pour changer un peu des Glucksmann, Lévy, Finkielkraut... » Vais-je enfin connaître une existence selon mon vœu: écriture, lecture, conférences, pour nourrir ma passion, mon cerveau, mon estomac ? Il n'a pas jeté un œil à l'exemplaire de *L'impureté de Dieu* que je lui ai apporté, m'interrompt très vite. « Vous n'auriez pas dû utiliser un concept chrétien ! - Pourquoi pas ? Un livre à la gloire de l'impureté ne craint aucun mélange ! » Je lui cite Pascal et Rachi. « Vous êtes un homme dangereux, Monsieur Zagdanski ! - Merci Monsieur Cohen, je le prends comme un compliment. » Je le rappelle quinze jours plus tard. « Vous êtes encore vivant vous ? »

Mélany et le Faune. Après-midi passés au lit, comme autrefois. Elle téléphone à sa sœur, invente que nous revenons du cinéma. « Vous êtes allés voir quoi ? - Madame Bovary ». Elle raccroche, je lui dis en riant: « Madame Bovary c'est toi ».

Un rêve. « J'aime Joyce, j'aime Joyce. »

Charité. Tout ce que je laisse sous silence pour épargner ces philistins que la simple description de leur néant ravagerait à jamais. Ils ne méritent pas une telle faveur, acharnés qu'il sont à me détester. Là est précisément ma mansuétude.

Rails. À peine achevé *L'impureté de Dieu* j'ai besoin de changer de sphère. Je me force à ne pas utiliser mon très romanesque documentaire sur Loulou pour *Globe*, il trouvera sa place au sein d'un texte plus vaste consacré à la vacuité journalistique.

J'entreprends de raconter une nouvelle histoire de travesti, avec pacte, manuscrit, double registre et meurtre final. Titre: *Au point du jour*.

Aléas. C'est étonnant comme ces années de refus perpétuels ne m'ont pas découragé. Le succube Angoisse et son frèrot l'incube Doute ne fréquentent pas mes pages blanches. Le néon « Inspiration » clignote jour et nuit au-dessus de mon crâne. Un niagara de phrases se déverse continuellement le long de mon épine dorsale sans que je prenne la peine de noter les orages. À quoi bon ? la pluie est d'une fraîcheur sans fin. Encore un peu de patience Miss Danaïde ! Ce qui ne signifie pas que je n'éprouve parfois une soudaine lassitude. Fangio aimerait faire son marché à pied aujourd'hui. J'ai la bouche trop pâteuse pour prononcer la formule magique. L'image de mon stylo décapuchonné me lasse. Les myriades de mots que j'ai à l'esprit m'épuisent d'avance à retranscrire. C'est l'inverse de la feuille blanche, j'ai trop d'inspiration en stock. Parfois je me force quand même à écrire. Le stylo est comme englué dans ma paume, c'est très étrange, les mots viennent sans difficulté, l'encre nielle la feuille de sa bave marine, mais c'est la main qui rechigne, rouillée de paresse mystique. Soit je persévère et le barrage saute, l'organe se reconnecte à l'âme, la sève circule, soit j'abandonne et retourne me coucher pour dégorger mon trop-plein de prose.

Biographie. J'ai deux frères, Stanislaus Joyce et Alphonse Baudelaire.

Amateurs. Lettre d'une minuscule maison d'édition pour me refuser *L'équivoque*, une nouvelle décrivant la rencontre d'un homme et d'une femme au cinéma. Il la raccompagne chez elle, se fait faire une longue fellation tout en se demandant s'il ne s'agit pas d'un travesti. « Monsieur, votre texte témoigne de réelles qualités littéraires. Le style en est soutenu et le doute ressenti par le narrateur nous gagne. Ceci dit, on y trouve tout de même certaines longueurs ou digressions trop "intellectualisantes", des références maladroites, "un esprit portnoyesque" qui cassent l'harmonie. »

L'ingénu ingénieux. Mon ingénuité à répétition. « Vraiment ? » *Ingenus*, « qui est né libre ». Baudelaire citant Diderot: L'incrédulité est le vice d'un sot... L'homme d'esprit voit loin dans l'infinité des possibles.

Trop impur. Mélangy suit les cours de l'ex-secrétaire mao-talmudisant de Sartre. Je lui suggère d'aller lui montrer *L'impureté de Dieu* pour lui demander son avis. Elle le fait, il rétorque d'un ton dédaigneux: « On ne mélange pas les genres, à moins de s'appeler Lévinas. La Grèce ou le Talmud, il faut choisir ! »

Eh non.

Tactique. Moi qui aime tant les penses je n'ai rencontré en majorité que des poncives, sempiternellement taraudées par le nerf à vif d'une incessante guerre aigrie qui les épuise. La difficulté consiste à rendre une femme pensive afin qu'elle me séduise à son insu. Pensive et gaie, c'est assez ardu. Beaucoup échouent à l'examen, trop hystériquement rieuses pour être sincèrement gaies, trop foncièrement soucieuses pour être clairement penses.

Héros. Écrire plus vite que son ombre, tout est là.

Murmure. Mélangy comme se parlant à elle-même avant de s'endormir: « Qui caresse mes cheveux me tient en son pouvoir. »

Paradoxe. Les femmes timides sont les plus vicieuses. Une certaine pudeur est propice au vrai vice, comme au bonheur.

Éventail. Judaïsme, Céline, Proust, Hemingway, Grèce... J'ai plus d'une corde à mon clavecin.

Pianoté dans l'abîme. En 1977 on plaça dans les sondes *Voyager I* et *Voyager II* un disque destiné aux Martiens sur lequel avaient été enregistrés divers sons terrestres: la pluie, les battements d'un cœur, et des extraits de Beethoven Mozart et Bach par Glenn Gould.

Pensé au « Rimbaud ! » scandé en écho dans le désert des Somalis par les pasteurs bédouins signalant son passage de montagne en montagne.

Too bad. Une nouvelle idée pour m'en sortir, j'envoie des lettres de candidature aux principales universités britanniques pour être lecteur, c'est-à-dire donner des cours de français. Refus exquis après refus exquis. « Dear Mrs Zagdanski... ».

Honneur et tao. Ultime visite à Condominas dans son bureau du Félin. Avant que *L'impureté de Dieu* ne paraisse il était très optimiste. « Je puis dire sans me vanter que nous sommes en train de devenir une grande maison d'édition. » Désormais tout va mal. « Nous marchons sur des œufs dans ce métier vous savez Stéphane. » Avant de se faire virer il publiera un dernier titre dans sa collection de philosophie, juste après le mien, un entretien autobiographique de Joseph Needham intitulé *Un taoïste d'honneur*.

Ça me fait plaisir d'être associé de la sorte à la Chine. J'ai fini récemment de lire le Pléiade taoïste – l'été au sommet de Montmartre, dans le parc de la Turlure, consumant des cigarillos allongé sur un banc de pierre sous les feuillages de la pergola. J'y ai étrangement retrouvé un écho de mes lectures de Kafka, lequel d'ailleurs s'intéressait sérieusement à la Chine. Les titres que Kafka a pu lire en traduction allemande sont: *La grande doctrine de la mesure et du milieu*, *Le livre du vieux sage sur le sens et la vie*, *Le vrai livre du tréfonds jaillissant*, *Le vrai livre de la contrée méridionale en fleurs*. Kafka avoue préférer par-dessus tout Tchouang-tseu. Il souligne: « Le saint suivant sa vocation séjourne dans le monde, mais il ne lèse pas le monde. »

Moi entre mille autres citations j'ai souligné de Lao-tseu cette maxime typiquement kafkaïenne: « Ne passe point ta porte, tu connaîtras l'empire entier. Ne regarde pas par la fenêtre : le Tao céleste t'apparaîtra. »

Dissolution, résolution. Regarde les choses en face. Ta vie mentale est éblouissante, ton corps est là prêt à tout sitôt que tu le désires comme depuis toujours... et ton existence n'en est pas moins globalement désastreuse. Tout ce que tu as entrepris socialement depuis que tu t'es consacré à l'écriture s'effrite sous tes mains. C'est comme si la chance insolente de ton enfance t'avait quitté le jour même de la décision à vingt ans. Et le pire de tout c'est que tu ne pourras plus jamais faire autre chose, voué désormais à la malédiction de trouver tout ce qui ne concerne pas la littérature d'une fadeur de cadavre. Réfléchis puisque tu n'es bon qu'à ça. Quel est l'unique moyen de métamorphoser ton désastre en triomphe ? Le décrire.

Je veux et je vais entreprendre un roman où je montrerai ma volonté, ma force, mon énergie dépensées peu ou prou en pure perte contre la Censure. Que ces milliers d'heures solitaires passées à penser dans l'indifférence générale laissent une trace ailleurs que dans mon cerveau. Je parlerai de mon expérience affligeante au magazine *Globe*, de la pathétique Laurence, du travelo Loulou, de mes insomnies et de mon évanouissement un matin sous la douche.

Très vite le narrateur se nomme « Martin Heidegger ». Pourquoi ? Parce qu'on est en pleine polémique vociférée stupide autour de son passé quand il ne faudrait penser qu'à sa pensée. Je ne l'ai pas encore lu mais ce nom m'est apparu dans des phrases jamais insultantes de Lévinas : « Chez Heidegger, chaque page était nouveauté... Qu'est-ce qu'il renversait !... Cette pensée est un grand événement de notre siècle. Philosopher sans avoir connu Heidegger comporterait une part de "naïveté", au sens husserlien du terme... Chez Heidegger, il y a une nouvelle manière, directe, de dialoguer avec les philosophes et de demander des enseignements absolument actuels aux grands classiques... Dans cette herméneutique, on ne manipule pas des vieilleries; on ramène l'impensé au pensé et au dire. »

Le narrateur sera donc un spécialiste de la guerre (souvenir enthousiaste d'une lecture de l'article de l'*Encyclopaedia Universalis* sur Clausewitz), qui déclenche depuis sa tour d'ivoire son propre combat spirituel et diaphane contre l'univers morne et froid des magazines. Mon premier jet s'intitule *La Guerre* (première phrase: « Ça éclôt à la surface des choses. »).

Je vais donc traiter une période de ma vie qui a quelques années déjà, sur laquelle je n'ai pris aucune note. Tous mes souvenirs sont à ma disposition, comme mon enfance pour *L'infanticide*. Il suffit de désirer repenser à une scène et elle rejaillit, se rejoue pour moi en moi devant moi. Ce qui n'a pas à être retenu est tombé de soi dans l'oubli et c'est bien.

Déprime. Je vais m'inscrire à l'Académie de Paris pour être professeur de philo. Une petite centaine de candidats font la queue sous la pluie dans la grisaille matinale de février. Je me retrouve dix ans en arrière, ma vie d'écrivain aussi ratée que l'autre. Un fonctionnaire me reçoit après trois heures de piétinement, prends note de mon inscription en m'avouant avec un contentement non dissimulé que les inscrits des deux années précédentes attendent encore leur tour.

Au retour la crève. Thé au miel, et au lit.

Trois heures du matin. C'est une chute molle qui s'achève, un choc sourd, aucune douleur, comme un fardeau atteint le fond d'un lac de nuit, rebondit une fois, très peu, reste déposé sur la vase tranquille, fixe la surface en pensée.

Je me réveille dégoulinant de transpiration froide. Mes draps sont trempés, mon rêve finit de s'écouler doucement hors de moi en filaments laiteux. « Cette fois », me dis-je sans songer à ce que signifie cette phrase provenue moins de mon esprit que de mon corps comme si elle en était une excroissance fluide – de la chair positivement dégurgitée en verbe, une fuite de gaz, une coulure d'air, un débordement de mon corps suppurant de mots –, « cette fois », me dis-je « tu touches vraiment le fond ». En fait ce réveil brutal moite et froid en pleine nuit est précédé par la phrase « tu touches

vraiment le fond », laquelle se clôt par le choc muet de mon dos contre mon matelas. « Cette fois tu touches vraiment le fond », donc, et l'incroyable sensation de toucher très concrètement le sol de quelque chose. Puis une légèreté inattendue comme si ce phylactère liquide de sept mots avait été extirpé de moi, une épine de prose, un ruban de tristesse déroulé hors de mon être.

En revenant des toilettes j'ai le sentiment d'avoir consumé toute négation. Rien ne pourra m'arriver de pire dorénavant que le néant de cette maussaderie mollassonne qui m'enrobe depuis des années. Autant ne pas se plaindre. Endure et combats. Allez, cesse de geindre, tu n'es pas une femme, redresse-toi, tout ira mieux bientôt, c'est forcé. Souviens-toi de ta devise: « Quoi qu'il arrive. »

« Cesse de t'apitoyer sur toi-même » sont les mots qui s'inscrivent sur le ruban de ma machine à écrire mentale lorsque parvenu au bout de son déroulement chagrin, après l'étrange claquement de ce réveil, il reprend sa course en sens inverse dans l'effervescence désormais tandis que je me rendors radieux.

Changement de cap. Je décide d'interrompre mon roman (nouveau titre: *Agenda*) qui risque de me demander encore plusieurs longs mois sinon années de travail et dont personne ne voudra de toutes façons quand je l'aurai fini, en découvrant un article consacré à la défense de Céline dans *L'infini*. L'auteur, un jeune journaliste bien intentionné, en reste à la pauvre surface de la chose. Tous ces tours du pot durent depuis trop longtemps. Il est temps que j'intervienne.

Je vais écrire ma version à la gloire de Céline. Elle sera indépassable.

Aurores. Mon réveil mystique de l'autre fois m'a laissé dans une forme qui m'étonne moi-même. Tôt le matin j'allume l'écran vert phosphorescent de mon affreux gros ordinateur Thomson TO16 et je m'enroule autour de Céline phrase à phrase telle une lucide luciole ludique avec une déconcertante facilité. Mon idée principale consiste à appliquer à Céline ce que lui-même affirme de Proust (« talmudique »). Or il n'y a qu'une personne dans ce pays apte à penser simultanément Céline et le

Talmud. J'avais presque fini par l'oublier. Ma propre puissance passait inaperçue à force de ne pas cesser d'être là. Je suis comme ce super-héros de Stan Lee dévoré autrefois près du feu à Bréval, qui court d'échecs en fiascos dans sa vie professionnelle et sentimentale mais reste insurpassable en secret dans son costume rouge et bleu de Spiderman, le soir, accroupi au sommet d'un gratte-ciel de New York.

Dans la chambre, de l'autre côté de mes cartes postales de peintres, Mélanie continue de dormir nue dans mon lit et dans la nuit tandis que je pianote sur mon clavier sous ma lampe, une bougie allumée à ma droite comme un symbole.

Retrouvailles. Dîner littéraire organisé par le mécène milliardaire de *Globe*. Je suis à la table des Bilboquet, charmants et apparemment contents de me revoir depuis ces années. Simon devise avec un cinéaste allemand à sa droite (« Vous ne me connaissez pas mais j'ai déjà écrit quinze livres... Le cinéma m'intéresse beaucoup, il faudrait que vous fassiez quelque chose sur moi... »). Louis Pipelot parle longuement de Gide à Arlette. Je cite la phrase de Céline sur Gide et le petit bédouin, personne ne rigole.

Goûts. D'accord avec les femmes belles qui s'offusquent qu'on les imagine toujours sottes. Celui qui pense qu'une femme ravissante est nécessairement une idiote est lui-même soit très bête soit très laid. Quand elle n'est pas ravagée par un narcissisme aveugle la beauté supérieure est un radar de spiritualité intuitive comme il en existe peu. Je parle de la vraie beauté, la vénusté sans fard, le flamboiement pictural d'une Grâce en pur nu ou drapé, à la grecque, le corps fuselé comme une amphore, Aphrodite, Hébé, Hélène, Psyché. Une femme belle, donc, si elle n'est pas péremptoirement conne, et hormis le cas pathétique d'une névrose carabinée, est presque nécessairement d'une intelligence supérieure. Depuis son enfance de si jolie petite fille jusqu'à son entrée remarquée et suivie des regards dans les soirées en passant par l'adolescence lolitesque (la seule du lycée qui n'a pas d'acnée), la jeune beauté doit crever tour à tour tant de paravents de haine envieuse, traverser tant de

fogs anthracites de désirs exprimés avec hargne, vaporiser tant de fausses froideurs, tant de vrais délires, tant d'énamorations pleurnichardes et de rumeurs ignobles qu'elle ne peut qu'y gagner une force d'âme de mystique espagnole.

Roman Romanski. Durant ce dîner mondain j'ai profité du quart de seconde d'altruisme soucieux où Bilboquet s'inquiétait de ma situation pour lui parler de mon roman « portnoyesque » (comme disent les comités de lecture) *Roman Romanski* (sous-titre: *Sexe et sarcasmes*: il s'agit de mes textes pornos réunis et rendus cohérents par la présence transversale du narrateur héros). Il me propose de le passer à son éditeur Christian Bourgois. Je le prends au mot et lui amène le manuscrit la semaine qui suit, avec une quatrième de couverture.

« Qui est donc Roman Romanski ? Pornographe lettré, célibataire amoureux, juif parisien, il se proclame le spécialiste des ambiguïtés du sexe comme de celles du style. Au Bois de Boulogne, Roman Romanski fait la connaissance de Rose, un travesti colombien avec lequel il conclut un étrange pacte: Rose raconte sa vie à Roman et Roman transforme Rose en prose. Roman Romanski se plonge ensuite dans l'univers philistin du minitel. Il s'intéresse aux pseudonymes, contacte une jeune femme anonyme, se fait passer pour un homonyme, lui téléphone, la rencontre, et tombe des nues. Puis Roman Romanski part à Venise étudier le sexe des anges. Il débat avec quelques spectres fameux, lit Hemingway, invite une Américaine solitaire dans un bar et passe une nuit mémorable avant de prendre le train du retour. À Paris de nouveau Roman Romanski va seul au cinéma et en ressort accompagné. Il se fait offrir un verre à domicile par un être interlope qui l'interloque. Est-elle mâle ? Est-il femelle ? Roman fera tout pour le découvrir. En une ultime métamorphose, Roman Romanski, médecin légiste, pratique la dissection du plus célèbre travesti de cabaret des années quatre-vingt.

Mais enfin ! Qui est donc exactement ce Roman Romanski ? »

Force. Le clavier mental du langage, la palette sonore de langue. La pensée comme un projecteur de feu doux se dirige où elle désire, éclaire sans distinction ce qu'elle effleure. Le fonctionnement de tel rouage de la société du spectacle (transparente depuis Debord) mais aussi bien la raison d'être de telle phrase entendue hier, cette petite chauve-souris observée ce week-end, la signification de cette migraine, ce sourire, cette fleur.

Passing-shot. Je sais que j'ai raison d'écrire ce que j'écris, et je sais aussi qu'aucun éditeur ne va vouloir de mon *Céline alone*. Centième changement de tactique, j'envoie les cinquante pages de mon premier jet à l'auteur du livre le plus intelligent sur Céline, Philippe Muray, accompagné d'un exemplaire de *L'impureté de Dieu* et d'une lettre.

« Cher Monsieur Muray,

Vos travaux très novateurs sur Céline et particulièrement sur l'épineuse question de son antisémitisme m'ont décidé à vous soumettre ce petit essai, *Céline alone*, auquel je viens de consacrer deux semaines de toreutique acharnée, afin d'essayer d'innover à mon tour dans ce genre rebattu. L'originalité de ma position rend, je crois, ma lecture de Céline assez peu courante : Je suis en effet à la fois amoureux de Céline, comme de tous les classiques de ma bibliothèque, et de la littérature juive (Bible, Talmud, Zohar...), rangée sur les parois de mon âme aux mêmes rayons qu'Homère ou Lie-tseu ou La Bruyère..., ou Céline, donc. Vous trouverez ci-joint un essai de moi sorti en septembre dernier, *L'impureté de Dieu*. J'y ai développé ma conception propre de cette Amazone de pensée qu'est le Talmud, tout en surfant sur le Rio Negro Lévinas et sur l'Orénoque Jankélévitch (*Le pur et l'impur*). J'espère que vous aurez le temps de le feuilleter un peu, car ce que j'affirme supersoniquement du judaïsme dans ce premier jet de *Céline alone* (sur le tabassage de langue, sur la putréfaction, sur l'intemporalité, sur la ponctuation infinitisante...) y est démontré et démonté assez minutieusement. Tout cela pour vous indiquer que

j'ai voulu lire Céline hors de toute fascination extra-littéraire, partant de cette idée fondamentale du judaïsme que la lettre précède l'être, et que pour bien parler de Céline, et des pamphlets comme du reste, il faut faire confiance aux textes plutôt qu'à l'inconscient ou à la biographie. Un grand écrivain est toujours à mes yeux le meilleur exégète de lui-même, et Céline est assez revenu sur son aventure pour écouter sa propre interprétation de sa position unique dans ce siècle cauchemardesque et fatigant.

Voilà, pardonnez-moi d'être si long, mais je n'ai pour être franc pas grand monde avec qui discuter sérieusement de Céline. Les juifs de la génération de mes parents, déportés ou enfants de déportés, sont trop traumatisés par leur histoire pour le lire avec détachement, et les rares céliniens que je pourrais rencontrer (je n'en fréquente aucun, étant encore à l'âge où l'on connaît plus de livres que de personnes, comme dit Proust) trop "hallucelinés", hypnotisés par ce vieux pendule français et universel, la "religion révélée" antisémite, pour vous citer, pour que j'aie seulement envie de leur assener un uppercut littéraire (j'aime beaucoup Hemingway aussi !).

J'attends avec impatience votre réaction à *Céline alone*, dès que vous pourrez trouver un peu de temps pour le parcourir, car j'hésite encore sur son destin. Peut-être, raccourci, pourrait-il intéresser une revue? Ou, augmenté d'études sur Proust, Joyce-Swift-Sterne, Kafka et Hemingway, finir en livre ? Comme je viens juste de terminer un roman et que je suis plongé dans un autre, toute cette tambouille littéraire mêlée à de stridents soucis financiers (en réalité, je ne me dilue dans l'écriture qu'afin de noyer le succube tenace de la Sécu qui m'intime de chercher du travail...), tout cela fait que j'aurais grand besoin d'un conseil avisé. »

Déduction. Le centre de gravité, la circonférence d'acuité.

Réceptacle. « Qu'est-ce que vous faites comme ça tout seul et immobile ? – J'engrange des sensations. »

Στέφανος. La *Couronne* (ou *Guirlande*) de Méléagre de Gadara (Syrie), la plus ancienne des anthologies d'épigrammes. Chaque poète y est comparé à une fleur. « Il y a entrelacé beaucoup de lis rouges d'Anytê, beaucoup de lis blancs de Moero; de Sappho, peu de choses, mais ce sont des roses. »

À suivre...

Stéphane Zagdanski